

COLLECTION PASSION DE LIRE

R. L. Stine / Série Chair de poule

L'HORLOGE MAUDITE



 BAYARD POCHE

COLLECTION PASSION DE LIRE

R. L. Stine / Série Chair de poule®

L'HORLOGE MAUDITE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR MAÏCA SANCONIE

^ BAYARD POCHE



- Michael, ton lacet est défait.

Tania, ma sœur, assise à côté de moi sur le perron, m'adressa un grand sourire. « Encore une de ses blagues idiotes, sans aucun doute », pensai-je.

Mais je n'étais pas stupide au point de baisser la tête. Si je l'avais fait, elle m'aurait donné une claque sous le menton, ou quelque chose de ce genre.

- Je ne marche pas. C'est un vieux truc.

Maman venait de nous appeler pour le dîner, cette sale mère et moi. Il y a une heure, elle nous avait envoyés dehors parce qu'elle ne supportait plus de nous voir nous disputer. Et c'est impossible de ne pas se disputer avec Tania.

- Je ne plaisante pas, insista-t-elle. Ton lacet est défait. Tu vas trébucher et tomber.

- Ça suffit, dis-je en me tournant pour monter les marches.

Mais ma chaussure gauche semblait adhérer au ciment. Je la dégageai d'une secousse.

Beurk ! J'avais marché sur quelque chose de collant. D'instinct, je me tournai vers ma sœur. C'est une petite morveuse toute maigrichonne, avec une grande bouche rouge comme celle d'un clown et de longs cheveux bruns. De vraies ficelles qui rebiquent en deux nattes de chaque côté de son visage.

Tout le monde trouve qu'on se ressemble. Moi, je déteste qu'on dise ça. Même si j'ai les cheveux bruns, ils ne pendent pas comme des ficelles. Ils sont courts et épais. Et ma bouche est normale. Personne ne m'a jamais comparé à un clown ! Et je suis peut-être un peu petit pour mon âge, mais je ne suis pas maigre. Non, je ne ressemble absolument pas à Tania.

- Tu ferais mieux de t'occuper de ta chaussure ! s'écria-t-elle en rigolant.

Je baissai les yeux. Surprise ! Mon lacet était bien défait ! En plus, je venais de marcher sur un gros morceau de chewing-gum. Si j'avais regardé ma chaussure la première fois, je n'aurais pas marché dedans.

Mais Tania savait parfaitement que je ne regarderais pas, puisqu'elle me demandait de le faire ! Logique, non ? Elle m'avait encore eu, Tania la Terreur.

- Tu vas y avoir droit, cette fois ! grommelai-je.

J'essayai de l'attraper, mais elle s'esquiva et entra en courant dans la maison. Je la poursuivis jusqu'à dans la cuisine.

- Maman ! Maman ! Michael veut m'attraper ! cria-t-elle en allant se cacher derrière ma mère.

Comme si elle avait peur de moi !

- Michael Webster ! Arrête d'embêter ta petite sœur.
me reprocha maman.

Elle jeta un coup au carrelage et ajouta :

- Tu as du chewing-gum sous ta semelle ? Oh ! Tu vas en mettre partout !

- Tania a fait exprès de me faire marcher dedans.
Maman fronça les sourcils d'un air mécontent.

— Et tu penses que je vais croire ça ? J'en ai assez de tes blagues idiotes, Michael !

— Mais ce n'est pas une blague !

Maman prit un air dégoûté :

- Si tu dois mentir, fais au moins en sorte que ça soit plausible.

Tania me regarda par en-dessous, toujours cachée derrière maman.

- C'est vrai, ça, Michael ! déclara-t-elle avant d'éclater de rire.

Elle était ravie. Elle adore qu'on me gronde pour des bêtises que je n'ai pas commises. Tania, elle, ne peut pas faire de bêtises ! Oh, non ! Jamais ! C'est un petit ange. On lui donnerait le Bon Dieu sans confession.

J'ai douze ans, Tania sept, et c'est simple : elle me gâche la vie depuis sept ans. Dommage que je ne me souviene pas des cinq premières années de mon existence. Les années pré-Tania... Ça devait être sensationnel. Et tellement tranquille.

Je sortis sur le porche pour gratter le chewing-gum. À ce moment-là, j'entendis la sonnerie de la porte d'entrée.

- J'y vais ! cria papa. C'est une surprise !

Deux minutes plus tard, toute la maisonnée se rassemblait près de la porte d'entrée. Sur le seuil, deux hommes tenaient quelque chose de lourd, long et étroit, enveloppé dans une sorte de couverture mate-lassée grise.

- Faites bien attention, recommanda papa. C'est très ancien. Venez par ici.

Papa conduisit les livreurs dans le bureau. Ils posèrent l'objet à une extrémité de la pièce et se mirent à le déballer. C'était à peu près aussi large que moi et plus haut d'environ trente centimètres.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Tania.

Papa ne répondit pas et se frotta les mains avec contentement.

Enfin, la couverture grise tomba à terre, révélant une pendule ancienne, très originale. Elle était noire, couverte de dessins peints en bleu, or et argent. Elle avait aussi des volutes, des sculptures et toutes sortes de boutons.

Sur le cadran blanc, les aiguilles et les chiffres romains étaient en or. Au milieu de l'horloge, on voyait une grande porte.

Leur travail terminé, les livreurs rassemblèrent leurs affaires et partirent.

- Elle est belle, n'est-ce pas ? s'écria papa, enthousiaste. C'est un coucou ancien... une véritable occasion. Vous connaissez le magasin d'antiquités en face de mon bureau, *Au fourbi d'Anthony* ?

Tania et moi acquiesçâmes.

- Eh bien, ce coucou était dans cette boutique depuis quinze ans, déclara papa en tapotant l'horloge d'un air satisfait. Chaque fois que je passais devant chez Anthony, je m'arrêtais pour le regarder. J'ai toujours aimé cet objet. Anthony a fini par le mettre en vente.

- Super ! dit Tania.

- Mais cela fait des années que tu marchandes avec Anthony, s'écria maman, et il a toujours refusé de te le vendre. Qu'est-ce qui l'a décidé, finalement ?

Le sourire de papa s'élargit.

- Eh bien, aujourd'hui, lorsque je suis allé au magasin à l'heure du déjeuner, Anthony m'a avoué qu'il avait découvert un petit défaut sur l'horloge. Quelque chose qui ne marche pas bien, paraît-il. Et c'est pour ça qu'il ne voulait pas la vendre.

- Où est le défaut ? demandai-je en m'avançant pour inspecter l'horloge.

- Il n'a pas voulu me le dire. Remarquez-vous quelque chose, les enfants ?

Tania me rejoignit pour chercher le fameux défaut. Tous les chiffres du cadran étaient corrects, et les deux aiguilles fonctionnaient. Je ne vis ni éraflure ni ébréchure.

- Elle a l'air en parfait état, déclara Tania.

- Oui, tout marche bien, ajoutai-je.

Papa approuva d'un signe de tête.

- Moi non plus, je ne vois pas de quoi il s'agit. J'ai insisté auprès d'Anthony pour lui acheter l'horloge. Il a bien essayé de m'en dissuader, mais j'ai tenu

bon. Si le défaut existe, il est tellement petit que personne ne le remarque. Alors, qu'est-ce que ça peut faire ? Et puis, j'adore cette horloge.

Maman s'éclaircit la voix :

- Hum, chéri, crois-tu vraiment qu'elle est à sa place dans le bureau ?

À son expression, je voyais bien qu'elle n'aimait pas l'horloge.

- Et où voudrais-tu la mettre ? demanda papa.

- E h bien... dans le garage, peut-être ?

Papa éclata de rire.

- Ah ! Ah ! Très drôle, ma chérie !

Maman secoua la tête. Elle ne plaisantait pas. Mais elle resta silencieuse.

— Je crois que cette horloge va parfaitement bien dans le bureau, reprit papa.

J'aperçus alors un petit cadran doré, sur le côté droit, qui ressemblait à une horloge miniature. Mais il ne comportait qu'une seule aiguille. Des chiffres minuscules étaient peints en noir tout autour du cadran, allant de 1800 à 2000. La fine aiguille en or, immobile, pointait vers le chiffre 1997...

En dessous du cadran, un petit bouton doré avait été inséré dans le bois.

- Ne touche pas à ce bouton, Michael, m'avertit papa. Le cadran donne l'année en cours, et le bouton bouge l'aiguille pour changer d'année.

— C'est idiot, commenta maman. On peut oublier l'heure, mais pas l'année !

Papa ignora sa remarque.

- Tu vois, me dit-il, l'horloge a été construite en 1800, là où commence le cadran. Chaque année. l'aiguille se déplace d'un cran pour montrer la date.

- Et pourquoi s'arrête-t-elle en 2000 ? demanda Tania.

Papa eut un haussement d'épaules.

- Je ne sais pas. Je suppose que celui qui l'a fabriquée ne pouvait pas imaginer que l'an 2000 arriverait un jour. Ou peut-être pensait-il que l'horloge ne durerait pas aussi longtemps.

- Ou alors il croyait que l'univers exploserait en 1999, suggérai-je.

- Peut-être, dit papa. De toute façon, il ne faut pas toucher à ce cadran. Ni à l'horloge. Elle est très ancienne et très délicate. Compris ?

- D'accord, acquiesça Tania.

— Je n'y toucherai pas, promis-je.

- Regardez, dit maman en désignant l'horloge du doigt. Il est presque 7 heures. Le dîner va être...

Un bruit de gong l'interrompit. Une petite porte s'ouvrit, juste au-dessus du cadran, et un oiseau en sortit.

C'était l'oiseau le plus terrifiant que j'aie jamais vu, et il plongeait droit sur moi.

- Il est vivant ! criai-je, terrorisé.

Coucou ! Coucou !

L'oiseau jaune battit des ailes. Ses yeux bleus et brillants me fixèrent d'un air furieux, et il poussa sept cris rauques et inquiétants. Puis il recula d'une secousse pour rentrer dans l'horloge. La petite porte se referma.

- Il n'est pas vivant, Michael ! s'exclama papa en riant. Mais on peut dire qu'il a l'air vrai, n'est-ce pas ? Il est génial !

- Espèce de poule mouillée ! s'écria Tania. Tu as eu peur d'un coucou !

Elle tendit la main et me pinça.

- Fiche-moi la paix, grommelai-je en la repoussant d'une bourrade.

- Michael, ne la pousse pas. Tu ne te rends pas compte de ta force et tu pourrais lui faire mal.

- C'est vrai, ça, Michael, renchérit Tania.

Papa admirait toujours son horloge. Il pouvait à peine en détacher son regard :

- Cela ne m'étonne pas que tu aies eu peur. Anthony m'a raconté une histoire bizarre à propos de cette horloge. Elle vient de la Forêt-Noire, en Allemagne, et il prétend qu'elle est enchantée.

- Enchantée ? répétais-je. Elle serait magique ? C'est possible ?

- À en croire Anthony, l'homme qui l'a construite avait des pouvoirs magiques, et il lui aurait jeté un sort. La légende dit que si on découvre le secret du coucou, on peut s'en servir pour remonter le temps.

- C'est Anthony qui t'a appris ça ? railla maman. Quelle bonne façon de se débarrasser d'une vieille horloge ! Raconter qu'elle a des pouvoirs magiques ! Mais papa ne voulait pas qu'on lui gâche son plaisir.

- Anthony avait l'air d'y croire.

- Moi, je pense que c'est vrai, déclara Tania.

- Julian, j'aimerais bien que tu cesses de raconter des choses abracadabrantes aux enfants, lui reprocha maman. Ce n'est pas bon pour eux, et cela ne fait qu'encourager Michael. Il est toujours en train d'inventer des histoires ou des blagues idiotes. Je crois qu'il tient ça de toi.

- Je n'invente rien du tout ! protestai-je. Je dis toujours la vérité !

Comment maman pouvait-elle me juger comme ça ? Je fulminais. Le pire, c'était l'expression triomphante de Tania. Dans la vie, elle n'a qu'un but : m'attirer des ennuis. Si seulement j'avais pu faire disparaître son sourire satisfait pour toujours !

- Nous allons dîner dans quelques minutes, annonça

maman en quittant le bureau. Michael, Tania, allez vous laver les mains.

- Et surtout, que personne ne touche à cette horloge ! ajouta papa en s'éloignant à son tour.

- D'accord, dis-je.

Je me dirigeai vers la salle de bains. Quand je passais devant Tania, celle-ci m'écrasa le pied.

- Aïe !

— Michael ! Arrête de faire tant de bruit ! gronda papa.

- Mais, Papa, Tania a fait exprès de me marcher sur le pied !

- Ça n'a pas dû te faire très mal. Elle est beaucoup plus petite que toi.

Petite, mais costaud ! La douleur me causait des élancements. J'allai me laver les mains en boitillant, et Tania me suivit.

- Quel bébé tu fais ! lança-t-elle.

- Tu as intérêt à te tenir tranquille, répondis-je d'un ton menaçant.

Mais elle s'en moquait.

Pourquoi faut-il que j'aie la pire des sœurs ?

Pour dîner, nous eûmes des pâtes aux brocolis et à la sauce tomate. Maman était dans sa période végétarienne et sans matières grasses.

- Tu sais, chérie, un hamburger de temps en temps n'a jamais fait de mal à personne, bougonna papa.

- Je ne suis pas d'accord.

Elle n'avait pas besoin d'ajouter un mot. Nous avions déjà tous eu droit à ses explications sur la

viande, les matières grasses et les produits chimiques.

- Je me demande si je ne vais pas vous interdire le bureau pendant quelque temps, déclara papa. Je n'aime pas du tout l'idée de vous voir jouer là-dedans. Vous pourriez casser l'horloge.

- Mais il faut que j'aille travailler dans le bureau, ce soir ! protestai-je. Je dois faire un exposé intitulé « Les transports dans le monde ». J'ai besoin de l'encyclopédie.

- Tu ne peux pas l'emporter dans ta chambre ?

- Toute l'encyclopédie ?

- Non, évidemment, soupira-t-il. Eh bien, c'est d'accord pour ce soir.

- Moi aussi, j'ai besoin de l'encyclopédie, intervint Tania.

- Sûrement pas ! répliquai-je aussitôt.

Elle voulait rester dans le bureau pour m'embêter, je le savais très bien.

- Si ! Il faut que je me renseigne sur la Ruée vers l'or.

- Tu viens juste d'inventer ça. On n'étudie pas la Ruée vers l'or en CE 1. Ce n'est pas avant le CM 1.

- Qu'est-ce que t'en sais ? Mme Dolin nous apprend justement la Ruée vers l'or en ce moment. Peut-être que je suis dans une meilleure classe que toi.

- Michael, vraiment ! s'exclama maman. Si Tania dit qu'elle a besoin de l'encyclopédie, pourquoi te disputes-tu avec elle ?

Tania me tira la langue.

Je soupirai. « Ce n'était même pas la peine de dis-

cuter, pensai-je. Tout ce que j'y gagnerais, ce sont des ennuis. »

Après dîner, je traînai mon sac à dos dans le bureau. Aucun signe de Tania... du moins pas encore. Je me dis que je pourrais peut-être avancer dans mon travail avant qu'elle vienne me harceler.

Comme je laissais tomber mes livres sur le bureau de papa, l'horloge attira mon attention. Elle n'était pas jolie. Plutôt laide, même. Mais j'aimais regarder toutes ces volutes, ces boutons, ces poignées... Elle paraissait vraiment magique.

Je songeai au défaut dont on avait parlé et je me demandai où il pouvait bien se trouver. L'horloge avait-elle reçu un coup ? La peinture était-elle écaillée ? Ou bien manquait-il un cran à l'un des mécanismes ?

Je me retournai et jetai un coup d'œil à la porte du bureau. Bubba, notre chat, venait de l'entrouvrir d'une poussée et avançait d'un pas nonchalant, en ronronnant. Je le caressai.

Papa et maman étaient encore dans la cuisine, occupés à faire la vaisselle et à ranger. Pourquoi ne pas regarder l'horloge d'un peu plus près ? C'était l'occasion ou jamais.

Prenant soin de ne pas toucher les boutons, j'examinai le cadran des années. Puis j'effleurai une courbe argentée peinte au bord de l'horloge et jetai un coup d'oeil à la petite porte au-dessus du grand cadran. Je savais que le coucou se tenait derrière, attendant de bondir au-dehors dès que l'heure serait venue.

Comme je ne voulais pas que ce sale oiseau me surprenne encore, je regardai l'heure.

Huit heures moins cinq...

Sous le cadran, il y avait une autre porte, très grande. J'avançai la main pour toucher la poignée. Qu'y avait-il derrière ? Le mécanisme de l'horloge ? Un pendule ?

Je jetai de nouveau un coup d'œil par-dessus mon épaule. Personne. Je voulais juste voir ce qu'il y avait dedans... Je ne faisais rien de mal, après tout. Résolu, je tournai la poignée et tirai.

Elle résista. Je tirai plus fort.

La porte s'ouvrit en grand et je poussai un cri perçant en voyant un horrible monstre vert jaillir de l'horloge.

Il se jeta sur moi et me renversa sur le sol.



- Maman ! Papa ! Au secours !

Le monstre approcha ses longues griffes de mon visage. Je me protégeai avec mes mains. Il allait me mettre en pièces !

- Ouh ! Ouh ! Ouh ! ricana le monstre en me chatouillant.

J'ouvris les yeux. Tania ! C'était Tania dans son vieux déguisement de Halloween ! Elle se roula par terre en riant aux éclats.

- Ah ! Ah ! C'est tellement facile de te faire peur ! Tu aurais dû voir ta tête quand j'ai bondi !

- Ce n'est pas drôle ! Tu as failli...

Un coup de gong m'interrompt.

Coucou ! Coucou ! Coucou ! Coucou !

Je regardai l'oiseau s'égosiller. D'accord. Je devais admettre que j'avais encore eu peur. Mais Tania avait-elle besoin de se tenir les côtes en riant, juste pour ça ?

- Que se passe-t-il, ici ? demanda papa en appais-

sant sur le seuil du bureau, l'air furieux. Pourquoi cette porte est-elle ouverte ? Michael, je t'avais pourtant dit de ne pas toucher à l'horloge !

- Moi ? Mais je n'ai touché à rien !

-Menteur ! Tu essayais d'attraper le coucou, lança Tania.

Papa me foudroya du regard.

- Mais ce n'est pas vrai ! C'est Tania qui...

- Ça suffit, Michael. J'en ai assez de t'entendre accuser ta sœur toutes les fois que tu fais des bêtises. Ta mère a sans doute raison. J'ai peut-être trop encouragé ton imagination.

- Je n'invente jamais rien !

- Il ment, Papa. Je l'ai trouvé en train de jouer avec l'horloge, et j'ai essayé de l'arrêter.

Papa approuva d'un signe de tête. Il buvait littéralement les paroles de sa chère petite Tania. Ulcéré, je sortis de la pièce comme un ouragan et me précipitai dans ma chambre, dont je claquai la porte d'un coup de pied.

C'était trop injuste ! Non seulement Tania était une peste, mais en plus, elle ne se faisait jamais gronder. Elle avait même réussi à gâcher mon anniversaire, trois jours auparavant.

J'avais eu douze ans. D'habitude, les gens sont contents, le jour de leur anniversaire. Normalement, ils s'amusent, non ?

Eh bien, pas moi. Tania avait veillé à ce que mon anniversaire soit le pire jour de ma vie. Ou du moins, l'un des pires...

Mes parents étaient surexcités à l'idée de m'offrir mon cadeau d'anniversaire. Ma mère n'arrêtait pas de sautiller partout en me répétant de ne pas aller dans le garage.

- Surtout, n'y va pas, Michael ! Quoi que tu fasses, ne va pas dans le garage.

Je savais qu'elle y avait caché mon cadeau. Mais je lui demandai, juste pour la taquiner :

- Et pourquoi ça ? Pourquoi je n'irai pas dans le garage ? Le verrou de ma chambre est cassé, et je voudrais emprunter les outils de papa...

- Non, non, non ! Demande à ton père de l'arranger. Il s'en occupera. Il ne faut pas que tu y ailles parce que... parce qu'il y a un énorme tas d'ordures, et que ça ne sent pas bon. Je ne veux pas que tu te rendes malade.

Plutôt mauvais comme excuse, non ?

- D'accord, Maman. Je n'irai pas dans le garage. J'avais tenu ma promesse. Pourtant, le verrou de ma chambre était vraiment cassé. Mais je ne voulais pas gâcher la surprise que mes parents me préparaient. Ils donnaient une grande fête en mon honneur, cet après-midi-là. J'avais invité des copains de l'école. Maman avait fait un gâteau et préparé des boissons. Quant à papa, il courait dans toute la maison et grimait sur les chaises pour accrocher des guirlandes de papier crépon.

- Papa, tu veux bien arranger le verrou de ma chambre ? demandai-je.

Je tenais à mon intimité, et j'avais besoin de ce ver-

rou. Tania l'avait cassé la semaine dernière en essayant de défoncer la porte à coups de poing.

- Bien sûr, Michael. Tout ce que tu voudras. Après tout, c'est ton anniversaire, aujourd'hui.

- Merci.

Il alla chercher sa boîte à outils et partit réparer ma porte. Tania s'attardait dans la pièce, avec l'air de chercher quelle bêtise elle pourrait bien faire. Ça n'a pas manqué. À peine papa était-il sorti qu'elle avait tiré sur une guirlande pour la faire tomber.

Quand papa eut fini la réparation de mon verrou, il rapporta ses outils au garage. En passant par la salle à manger, il remarqua la guirlande déchirée.

- Pourquoi ce papier ne tient-il pas ? marmonna-t-il en le recollant.

Deux minutes plus tard, Tania le déchirait de nouveau.

- Je sais où tu veux en venir, lui dis-je. Arrête d'essayer de me gâcher mon anniversaire.

- Je n'ai pas besoin de le gâcher. C'est déjà un gâchis, parce que tu es né ce jour-là ! répliqua-t-elle en feignant de frissonner d'horreur.

Je décidai de l'ignorer. Personne ne m'empêcherait de m'amuser, aujourd'hui, pas même ma sœur.

Du moins, c'était ce que je pensais.

Environ une demi-heure avant la fête, papa et maman m'attirèrent dans le garage.

- Et le tas d'ordures ?

- Oh ! Ça ! répondit maman en riant. Je t'ai menti, mon poussin.

- Vraiment ? Pourtant, je t'ai crue.

- T'es vraiment un crétin, lança Tania.

Papa poussa la porte du garage et je franchis le seuil.

Là, contre le mur, il y avait un vélo à vingt et une vitesses, noir, brillant, flambant neuf.

C'était exactement ce que je voulais, et depuis longtemps !

— Il te plaît ? demanda maman.

- Je l'adore ! Il est formidable ! Merci !

- Il est chouette, déclara Tania. Maman, je veux le même pour mon anniversaire.

Avant que j'aie pu l'en empêcher, elle grimpait sur la selle de ma bicyclette toute neuve.

- Descends de là ! m'écriai-je.

Elle n'écouta pas et essaya de mettre les pieds sur les pédales. Mais ses jambes étaient trop petites, et la bicyclette tomba par terre.

- Tania ! s'exclama maman en se précipitant. Tu t'es fait mal ?

Tania se releva et brossa ses vêtements du revers de la main.

- Ça va, mais je me suis écorché le genou, répondit-elle avec un air de martyr.

Je ramassai mon vélo et l'inspectai. Il y avait une longue éraflure sur le cadre. Il était abîmé !

— Tu as cassé mon vélo !

- Du calme, Michael, dit papa. Ce n'est qu'une petite éraflure.

- Tu ne penses donc pas à ta sœur ? renchérit maman. Elle aurait pu se faire mal.

- C'est sa faute, aussi ! Elle n'aurait jamais dû toucher à mon vélo.

- Michael, tu as beaucoup à apprendre pour être un gentil frère, déclara papa.

Quelquefois, ils me rendent fou, tous les deux !

- Rentrons, conclut maman. Tes amis ne vont pas tarder à arriver.

J'avais pensé que ça irait mieux quand tout le monde serait là et qu'on ferait la fête. Il y aurait un gâteau, des cadeaux, et mes meilleurs amis. « Rien de grave ne pourra m'arriver », espérai-je naïvement.

Ça avait bien commencé. Mes amis étaient tous venus avec des cadeaux. J'avais invité cinq garçons : David, Josh, Bob, Henry et Christopher. Et puis trois filles : Helen, Rosie et Mona.

Je n'aime pas tellement Helen et Rosie, mais je tiens beaucoup à Mona. Elle a de longs cheveux bruns, très brillants, et un petit nez retroussé que je trouve très mignon. Elle est grande, et elle joue bien au basket. Et puis elle est chouette.

Helen et Rosie sont les meilleures amies de Mona. J'étais obligé de les inviter si je voulais que Mona vienne. Elles vont toujours ensemble partout.

Elles étaient arrivées toutes les trois en même temps et avaient ôté leurs vestes. Mona portait une salopette rose avec un col roulé blanc. Elle était super.

- Joyeux anniversaire, Michael ! s'écrièrent-elles en chœur.

- Merci !

Elles me tendirent chacune un cadeau. Celui de

Mona était petit et plat, et enveloppé dans un papier argenté. « Ce doit être un CD », pensai-je. Je posai les cadeaux avec les autres, dans le salon.

- Eh, Michael, qu'est-ce que tes parents t'ont offert ? demanda David.

— Un vélo, dis-je en tentant de paraître indifférent. À vingt et une vitesses.

J'avais mis un disque. Maman et Tania avaient apporté des assiettes avec les toasts. Puis maman était retournée à la cuisine, mais Tania était restée dans la pièce.

- Elle est mignonne, ta petite sœur, remarqua Mona.

- Pas quand on la connaît, murmurai-je.

- Michael ! Ce n'est pas très gentil de ta part.

- Il est affreux avec moi, déclara Tania. Il me crie tout le temps dessus.

- C'est pas vrai. Fiche le camp, maintenant !

- Je ne suis pas obligée, répliqua-t-elle en me tirant la langue.

- Laisse-la, Michael. Elle n'embête personne, dit Mona.

- Eh, Mona, tu sais, déclara Tania d'une voix stridente, Michael, il est amoureux de toi !

- Vraiment ? demanda Mona en écarquillant les yeux de surprise.

Je devins rouge comme une tomate, et fusillai Tania du regard. J'avais bien envie de l'étrangler une bonne fois pour toutes ! Mais ici, devant mes copains, je ne le pouvais pas.

Mona se mit à rire, et Helen, puis Rosie, l'imitèrent.

Heureusement que les garçons n'avaient rien entendu. Ils se tenaient près du lecteur CD et étaient occupés à choisir des morceaux, qu'ils passaient les uns après les autres.

Que répondre ? C'était vrai que j'aimais Mona. Je ne pouvais pas le nier, parce que ça lui aurait fait de la peine. Mais je ne pouvais pas l'admettre non plus. J'aurais voulu que le sol s'ouvre sous mes pieds et m'engloutisse.

- Tu es tout rouge, Michael ! s'écria Mona.

Christopher l'entendit et se tourna vers nous.

- Qu'est-ce que Webster a encore fait ?

Je n'avais pas répondu. J'avais attrapé Tania et l'avais entraînée vers la cuisine, tandis que le rire de Mona résonnait encore à mes oreilles.

- Merci beaucoup, Tania ! soufflai-je. Pourquoi as-tu été raconter ça à Mona ?

- Eh ben, c'est vrai, non ? Moi, je dis toujours la vérité.

- A h ! Oui ! Pas mal !

— Michael ! s'exclama maman. Que fais-tu encore à ta soeur ?

Je quittai la cuisine en trombe, sans lui répondre.

- Eh, Webster !

Josh m'appela dès que je pénétrai dans le salon.

- J'aimerais bien voir ton vélo.

« Parfait, pensai-je. C'est l'occasion de m'éloigner des filles. » Je conduisis mes copains au garage. Là, ils regardèrent mon vélo, vraiment impressionnés. Puis Henry prit le guidon.

- Qu'est-ce que c'est, cette éraflure ?

- C'est ma sœur qui...

Je m'interrompis et secouai la tête. À quoi bon leur expliquer ?

- Rentrons. Je vais ouvrir mes cadeaux.

Nous avions regagné le salon tous ensemble. « Au moins, les cadeaux qui me restent, Tania ne me les abîmera pas », pensai-je.

Mais Tania trouve toujours le moyen de me gâcher la vie.

Quand nous entrâmes dans le salon, elle se tenait au milieu d'un tas de papiers cadeau froissés. Rosie, Mona et Helen étaient assises autour d'elle.

Tania avait ouvert tous mes cadeaux pour moi !

Silencieux, je la regardais déchirer le papier du dernier cadeau qui restait. Celui de Mona.

- Regarde ce que Mona te donne, s'écria ma sœur en brandissant un CD. Il y a de très belles chansons d'amour dessus.

Tout le monde éclata de rire. Normal. Tout le monde pensait que Tania était vraiment craquante.

Plus tard, mes amis passèrent dans la salle à manger pour prendre le gâteau et la glace. J'apportais moi-même le gâteau et maman me suivait avec les assiettes. C'était mon gâteau favori, tout au chocolat. Au moment où je franchissais le seuil, Tania tendit le pied.

Je trébuchai, le gâteau m'échappa des mains et je tombai par terre, le nez dedans. Paf !

Il y eut des exclamations de surprise, et puis des rires étouffés. Je me redressai pour m'essuyer les yeux. Le premier visage que je vis fut celui de Mona. Elle était hilare.

Maman se pencha vers moi d'un air de reproche :

- Quel gâchis ! Pourquoi ne regardes-tu pas où tu marches, Michael ?

J'écoutai les rires de mes amis et contemplai ce qui restait de mon gâteau. Je savais que je ne pourrais plus souffler les bougies, maintenant.

C'est alors que je décidai de faire un vœu. *Le vœu de pouvoir recommencer complètement le jour de mon anniversaire...* Pour oublier le désastre total de celui-là. Et tout ça à cause de Tania.

Mais ce n'était pas la pire chose qu'elle m'avait faite. Non. Elle m'avait fait une chose tellement plus horrible que personne ne le croirait jamais.

Ça s'était passé deux jours avant mon anniversaire. Mona, Helen et Rosie devaient venir à la maison. Nous avions tous des rôles dans la pièce de l'école, et nous avions prévu de répéter ensemble chez moi. La pièce s'appelait *La fille du roi et la grenouille*. Mona tenait le rôle de la princesse, tandis que Helen et Rosie jouaient ses deux sœurs idiotes. Une distribution parfaite, selon moi.

J'avais le rôle de la grenouille, avant qu'elle se transforme en prince lorsque la princesse l'embrasse. Je ne sais pas pourquoi, notre professeur de théâtre ne voulait pas que je joue le prince. Il avait donné ce rôle à Josh.

De toute façon, je trouvais bien plus intéressant d'être la grenouille. Parce que c'est elle que la princesse embrasse, pas le prince !

Les filles allaient arriver d'une minute à l'autre. Tania était assise sur le tapis, dans le bureau, et s'ingéniait à torturer Bubba.

À cet instant, la sonnerie de la porte d'entrée retentit.

- On s'en occupe, maman ! m'exclamai-je.

Ce devait être les filles. Je voulais leur faire une surprise en apparaissant dans mon costume de grenouille. Mais je n'étais pas prêt.

- Va ouvrir la porte, Tania ! ordonnai-je. Dis-leur de m'attendre dans le bureau. Je reviens tout de suite.

- D'accord.

Elle courut dans l'entrée, pendant que je me ruais à l'étage pour passer mon déguisement. J'étais trop pressé pour m'étonner de l'attitude de ma sœur. Pourtant, pour une fois qu'elle m'obéissait sans broncher, cela aurait dû m'alerter.

Je fonçai dans ma chambre, pressé de me transformer en grenouille qui embrasse une princesse... Non, c'était le contraire. En tout cas, c'était la seule chose qui m'intéressait, je dois l'avouer.

Sans plus réfléchir, je me déshabillai. Je sortis mon costume de l'armoire et tirai sur la fermeture Éclair, dans le dos du déguisement. Horreur ! Elle était coincée.

Je tirai dessus comme un forcené, et, bien sûr, juste à ce moment-là, la porte de ma chambre s'ouvrit.

- Il est là, les filles ! déclara Tania.

« Non ! pensai-je. Non ! C'est un cauchemar ! » Je n'osais même pas lever les yeux vers la porte, où Mona, Helen et Rosie devaient me regarder avec des yeux ronds. Et moi, je me tenais là, en slip et en mail-
lot de corps, comme un imbécile !

Finalement, je levai la tête et elles éclatèrent de rire

toutes les trois. Toutes les quatre, plutôt. Car Tania était la plus déchaînée, avec son rire de hyène.

Vous trouvez cette histoire horrible, non ? Eh bien, ce n'est pas tout. Il y eut encore pire...

Deux jours encore avant ce désastre, j'étais en train de faire du basket dans le gymnase de l'école, après la classe, avec Josh, Henry et d'autres gars, y compris Kevin Flowers, un excellent basketteur.

Il est grand et costaud. En fait, il est deux fois plus grand que moi !

Il adore le basket. Son équipe favorite, c'est celle de l'université de Duke, les Blue Devils. Il porte une casquette des Blue Devils à l'école tous les jours, et tout le monde le sait.

Pendant qu'on marquait des paniers, j'aperçus Tania en train de rôder vers les lignes de touche, là où nous avions laissé nos affaires.

J'eus un mauvais pressentiment. J'en ai toujours quand Tania est dans les parages. Que faisait-elle ici ?

Sa maîtresse l'avait peut-être gardée après la classe, et elle m'attendait pour rentrer à la maison. Ou alors elle était venue exprès pour m'empêcher de me concentrer et de marquer des paniers. « Je ne vais pas la laisser faire, me dis-je. Ça non. Je ne vais même pas penser à elle ! Je vais me concentrer sur le match, un point c'est tout. »

J'étais en forme. Je marquai même plusieurs paniers. Mon équipe gagna. Grâce à Kevin Flowers, bien sûr.

Lorsque nous revînmes chercher nos vestes et nos cartables, Tania était partie.

« Bizarre, pensai-je. Elle a dû rentrer à la maison sans moi. »

Je mis mon sac à dos.

- À demain, les gars, lançai-je à la cantonade.

À cet instant, la voix grave de Kevin résonna dans le gymnase comme un coup de tonnerre.

- Que personne ne sorte !

Tous nous nous figeâmes.

- Où est ma casquette ? poursuivit Kevin. Je ne trouve plus ma casquette des Blue Devils !

Je haussai les épaules. Qu'est-ce que j'y pouvais, moi, s'il ne trouvait plus ses affaires ?

- Quelqu'un m'a pris ma casquette ! reprit Kevin en attrapant le sac à dos d'Henry et en commençant à fouiller dedans.

Tout le monde savait à quel point Henry adorait cette casquette... Mais Josh me désigna du doigt.

- Hé ! Regardez ce qui dépasse du sac de Webster !

- Quoi ?

Je jetai un coup d'oeil par-dessus mon épaule et vis un morceau de tissu bleu qui sortait de la poche centrale. Je chancelai. Kevin s'avança vers moi et arracha sa casquette de mon sac.

- Je ne comprends rien, Kevin. Je ne sais pas qui a pu la mettre dans mon sac, m'écriai-je. Je te jure...

Kevin ne me laissa pas continuer. Il n'a jamais tellement aimé écouter, remarquez...

Je vous fais grâce des détails sanglants. Disons

qu'une fois que Kevin en eut fini avec moi, mes vêtements étaient plutôt de travers. Mon visage aussi. D'ailleurs, quand Josh et Henry me raccompagnèrent, ma propre mère ne me reconnut pas. Mes yeux et mon nez semblaient avoir rejoint mon menton. C'était moche. Très moche.

Quand j'allai dans la salle de bains pour nettoyer mes blessures, j'aperçus Tania dans le miroir. Son sourire satisfait me renseigna soudain sur ce qui s'était passé.

- C'est toi qui as mis la casquette de Kevin dans mon sac ! m'indignai-je.

Tania se contenta de me regarder avec son sourire de sale môme. Bien sûr que c'était elle ! Comment pouvais-je encore en douter ?

- Pourquoi as-tu fait ça ?

Tania haussa les épaules et prit un air innocent :

- C'était la casquette de Kevin ? Je croyais que c'était la tienne.

- Menteuse ! Je n'ai jamais porté de casquette des Blue Devils, et tu le sais très bien. Tu l'as fait exprès !

J'étais tellement furieux que la regarder me rendait fou. Je sortis et lui claquai la porte au nez.

Voilà ce que je devais endurer, jour après jour. Alors vous comprendrez sans peine pourquoi j'ai agi comme ça. N'importe qui en aurait fait autant, à ma place.

Ce soir-là, je me réfugiai dans ma chambre. J'avais besoin de réfléchir au moyen de me venger de Tania. Mais je ne trouvais absolument rien. Enfin, rien d'assez bien.

Cependant, quelques jours après l'arrivée de l'horloge, Tania elle-même me donna une idée.

Elle n'arrêtait pas de traîner autour du coucou. Or, un après-midi, papa l'attrapa en train de jouer avec les aiguilles du cadran. Elle n'eut pas de gros ennuis, bien sûr. Non, pas cette chère Tania. Mais papa lui dit :

- Je garde un œil sur toi, ma petite demoiselle, et que je ne te reprenne pas à jouer avec cette horloge !

« Enfin papa se rend compte que Tania n'est pas un modèle de perfection, pensai-je. Voilà, j'ai trouvé le moyen de la piéger. Et sans me faire gronder à sa place, cette fois. »

S'il arrivait quelque chose à l'horloge, maintenant, je savais qu'on accuserait Tania. Il ne me restait plus

qu'à faire le nécessaire. Tania n'aurait que ce qu'elle méritait. Elle paierait enfin pour les centaines de fois où elle m'avait attiré des ennuis !

« Je ne fais que lui rendre la pareille, me dis-je pour me donner bonne conscience. J'égalise le score, c'est tout. »

Cette nuit-là, je me glissai en catimini dans l'escalier et pénétrai dans le bureau.

Il était presque minuit. Je m'approchai de l'horloge et attendis.

Encore une minute.

Trente secondes.

Dix.

Six, cinq, quatre, trois, deux, une...

Le gong résonna.

Coucou ! Coucou !

L'oiseaujaune bondit hors de sa cachette, et je le saisis au vol. Il fit un drôle de bruit, comme si je l'étranglais. Aaargh... Je lui tordis la tête, de façon à ce qu'il regarde en arrière. Il avait vraiment l'air drôle, la tête à l'envers !

Il finit tout de même ses douze coucou et regagna sa petite maison.

Je gloussai de satisfaction. Quand papa le verrait, il allait littéralement exploser de rage ! Et sa chère Tania comprendrait sa douleur, pour une fois. Elle saurait enfin ce qu'on ressent quand on se fait accuser et qu'on est innocent.

Je regagnai ma chambre à pas de loup. Ni vu ni entendu... Le crime était parfait !

Ce soir-là, je m'endormis heureux. Rien de tel que la vengeance pour vous rendre le sommeil !

Je me réveillai tard le lendemain matin et bondis du lit. Il me tardait tellement de voir papa gronder Tania ! Pourvu qu'il ne l'ait pas déjà fait !

Je me dépêchai de descendre et me précipitai vers le bureau. La porte était fermée. Je n'entendis aucun cri, aucun bruit. Personne. « Ouf ! songeai-je. Je n'ai rien manqué. »

Je fonçai à la cuisine, car je mourais de faim. Maman, papa et Tania étaient à table et finissaient de prendre leur petit déjeuner. Dès qu'ils me virent, leurs visages s'éclairèrent.

- Joyeux anniversaire ! s'écrièrent-ils en chœur.

— Très drôle, répliquai-je en ouvrant un placard. Est-ce qu'il reste des corn flakes ?

- Des corn flakes ! s'écria maman, scandalisée. Aujourd'hui ! Tu ne préférerais pas des crêpes ?

- Ben, oui, répliquai-je en me grattant la tête, perplexe.

Maman se montrait bien gentille, ce matin. D'habitude, quand je me réveille tard, elle veut que je prépare moi-même mon petit déjeuner. Pourquoi me proposait-elle des crêpes, alors ?

Médusé, je la regardais préparer la pâte.

- Ne va surtout pas dans le garage, Michael ! lança-t-elle d'un ton surexcité.

Ça me rappelait vaguement quelque chose...

- Il y a un gros tas d'ordures, poursuivit maman. Ça

ne sent vraiment pas bon, et je ne voudrais pas que tu sois malade.

- Qu'est-ce que tu racontes, maman ? Je ne t'avais pas cru, la première fois, tu sais.

- Fais ce que je te dis, mon poussin. Ne va pas dans le garage.

Elle était vraiment bizarre !

Papa se leva et déclara d'un air enjoué :

- J'ai un tas de choses à faire. Des choses très importantes, ajouta-t-il, mystérieux.

Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous, ce matin ? Je me mis à table, décidé à prendre mon petit déjeuner tranquille. Ensuite, j'allai dans la salle à manger. Elle était décorée de guirlandes en papier crépon, et l'une d'elles pendait vers le sol, déchirée.

Étrange. Vraiment étrange.

Papa arriva dans la pièce, une boîte à outils à la main. En apercevant la guirlande déchirée, il posa son matériel par terre et la recolla de nouveau.

- Pourquoi ne tient-elle pas, celle-là ? grommela-t-il. Vaguement mal à l'aise, je m'avançai vers lui.

- Papa, pourquoi mets-tu toutes ces guirlandes ?

Il me sourit, l'air tendre et indulgent.

- Parce que c'est ton anniversaire, mon grand ! Il faut décorer la salle à manger pour ta fête, tout à l'heure. Tu dois être impatient de voir ton cadeau, non ?

Je le dévisageai avec stupeur. Bon sang, que se passait-il ici ?



Papa appela maman et tous deux m'entraînèrent vers le garage. Tania nous suivait. Exactement comme s'ils allaient me donner mon cadeau d'anniversaire... Le cœur battant, je regardais papa ouvrir la porte du garage.

Mon vélo était là, noir, flambant neuf. Mais sans aucune éraflure, cette fois. Je comprenais enfin ! Ils avaient trouvé le moyen de faire disparaître l'éraflure. Ou bien ils avaient échangé le vélo abîmé contre un neuf.

- Il te plaît ? demanda maman.

- Tu parles ! Il est génial !

- Super chouette, murmura Tania. Maman, je veux exactement le même pour mon anniversaire.

Aussitôt, elle bondit sur la selle, entraînant la bicyclette dans sa chute. Papa se pencha pour la ramasser, et lorsqu'il la releva, il y avait une longue éraflure sur le cadre.

- Tania ! Tu t'es fait mal ? s'écria maman.

Je n'arrivais pas à y croire. C'était un vrai cauchemar ! Tout recommençait exactement comme le jour de mon anniversaire ! Je devais rêver...

- Qu'y a-t-il, Michael ? demanda papa. Ton vélo ne te plaît pas ?

Que pouvais-je répondre ? La tête me tournait et j'avais la nausée. Je ne comprenais plus rien à rien. À moins que...

Soudain, j'entrevis la solution. C'était à cause de mon vœu ! Celui que j'avais fait, le nez dans mon gâteau, après le croche-pied de la sale mère : recommencer mon anniversaire.

Mon vœu s'était réalisé... C'était sensass ! Super chouette !

- Rentrons, déclara maman. Tes invités ne vont pas tarder à arriver.

Mes invités ? À ce mot, ma joie s'éteignit aussitôt. Oh, non ! Par pitié ! Je n'allais tout de même pas revivre cette horrible journée dans les moindres détails !



Eh bien, si.

Mes amis étaient tous venus, exactement comme la fois d'avant. J'avais entendu Tania dire :

- Eh, Mona, tu sais pas ? Michael, il est amoureux de toi !

- Vraiment ? demanda Mona, l'air surpris.

« Tu le savais déjà, Mona, pensai-je. Tania te l'a déjà dit il y a cinq jours. Tu te tenais exactement au même endroit. Et tu portais la même salopette rose. »

En entendant la réflexion de la sale môme, Mona, Helen et Rosie éclatèrent de rire.

Je paniquai. « Ça ne peut pas continuer ! », gémis-je intérieurement.

Maman entra, portant un plateau chargé de jus de fruits. Je l'interpellai :

- Maman ! Emmène Tania, je t'en supplie ! Enferme-la dans sa chambre, ou n'importe où !

- Pourquoi dis-tu ça, Michael ? Ta sœur a envie de s'amuser, elle aussi.

- S'il te plaît, maman !

- Oh ! Michael ! Sois gentil avec elle. Elle ne t'embêtera pas. C'est une toute petite fille.

Maman quitta la pièce, m'abandonnant à Tania et à mes amis. « Maman ne peut pas me sauver, me désespérerai-je. Personne ne le peut, d'ailleurs. »

Ensuite, je dus montrer mon vélo à mes copains. Comme prévu, Henry demanda :

- Eh ! Qu'est-ce que c'est, cette éraflure ?

Et de retour dans le salon, je trouvai tous mes cadeaux ouverts. Par Tania, naturellement.

- Regarde ce que Mona t'a offert, Michael ! s'écria-t-elle en me voyant arriver.

« Je sais. Un CD. Avec des super chansons d'amour. »

- Il paraît qu'il y a de très belles chansons d'amour, dessus ! répéta Tania d'un ton triomphant.

Tout le monde éclata de rire.

C'était aussi horrible que la première fois. Non.

C'était pire. Parce que je savais ce qui allait m'arriver, et que je ne pouvais rien faire.

Vraiment rien ?

Maman m'appela, interrompant mes pensées.

- Michael ! Viens dans la cuisine. Il est temps d'apporter ton gâteau d'anniversaire.

J'obtempérai tout en réfléchissant : « Ça, c'est le test. Je porterai le gâteau, mais cette fois, je ne me casserai pas la figure. »

Je savais que Tania allait essayer de me faire trébu-

cher. Eh bien, elle pouvait toujours attendre ! Cette fois, je serais sur mes gardes.

Car, même si tout le monde se comportait comme la fois d'avant, je n'étais pas obligé, moi, de réagir exactement pareil.



Une fois dans la cuisine, je contemplai le gâteau. Je savais que Tania se tenait derrière la porte de la salle à manger et qu'elle m'attendait pour me ridiculiser.

Mais cette fois, elle n'y parviendrait pas. Un homme averti en vaut deux, non ?

Je pris le gâteau à deux mains et me dirigeai avec précaution vers la salle à manger. Maman me suivait, exactement comme la dernière fois. Prudent, je m'arrêtai sur le seuil de la pièce, et baissai les yeux. La voie était libre. Aucun pied tendu devant moi. J'avançai d'un pas. Jusque-là tout allait bien. Encore un pas. J'étais dans la salle à manger, à présent. Youpi ! J'avais réussi ! Enfin presque. Plus que cinq pas à faire pour arriver à la table, et j'étais sauvé. J'avançai toujours. Deux pas, trois... soudain, quelque chose m'attrapa le pied. Tania ! Elle s'était cachée sous la table ! Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Tout sembla se dérouler au ralenti, comme dans un rêve.

J'entendis un méchant ricanement et cette sale mère tira sur mon pied. « Oh ! Non ! pensai-je. Ça recommence ! »

Je perdis l'équilibre, et regardai derrière moi. Comme je m'y attendais, Tania était assise sous la table, souriant d'un air satisfait.

J'avais envie de la tuer.

Mais d'abord, il fallait que je tombe la tête la première dans mon gâteau. Vous parlez d'un destin ! Le gâteau m'échappa des mains une nouvelle fois. Paf ! Badaboum ! Je m'abattis en plein dedans, comme prévu.

Pendant que tout le monde éclatait de rire, je me redressai et m'essuyai les yeux. J'aurais mieux fait de m'abstenir. Parce que maintenant, je voyais Mona, penchée sur la table, qui riait plus fort que tout le monde.

Décidément, la seconde fois était encore plus humiliante que la première.

Je m'assis sur le sol, le visage couvert de chocolat, et je me reprochai : « Comment ai-je pu être aussi bête ? Comment n'ai-je pas pensé que Tania trouverait un autre moyen de me faire tomber ? Et pourquoi a-t-il fallu que je fasse ce vœu idiot ? Je ne ferai plus jamais de vœu. Plus jamais, jamais... »

Je parvins tout de même à survivre à la suite de la fête. Et quand j'allai me coucher ce soir-là, j'étais sacrement soulagé. Au moins, c'était terminé !

J'éteignis la lumière en soupirant et remontai les couvertures sous mon menton.

« C'est terminé, répétais-je. Je vais m'endormir et demain matin, tout sera redevenu normal. »

Je fermai les yeux et sombrai dans le sommeil. Seulement, je ne cessai de rêver. Toute la nuit, je revis des scènes de cette horrible journée. La fête-cauchemar devint un vrai cauchemar.

Il y avait Tania, en train de dire à Mona que j'étais amoureux d'elle. Le visage de Mona se dressait, très grand, dans mes rêves, et elle riait, elle riait... Helen et Rosie, et les copains, tous me riaient à la figure, tandis que je trébuchais et tombais sur le gâteau, encore et encore.

Je me tournais et me retournais dans mon lit. Chaque rêve était plus épouvantable que le précédent. Bientôt, mes amis se mirent à ressembler à d'horribles monstres.

Tania était le plus hideux d'entre eux. Ses traits se brouillaient et disparaissaient, tandis qu'elle riait et riait encore de moi.

Enfin, je m'arrachai péniblement au monde du cauchemar et me redressai dans mon lit, en sueur. La chambre était encore sombre. Je jetai un coup d'oeil au réveil. 3 heures du matin.

« Je n'arriverai pas à dormir, songeais-je, malheureux. Il faut que je parle à papa et maman de ce qui s'est passé. Peut-être pourront-ils m'aider. »

Je sortis du lit et me hâtai dans le couloir obscur vers leur chambre. Leur porte était entrouverte. Je la poussai.

- Maman ? Papa ? Vous êtes réveillés ?

Papa roula sur le côté et grogna.

- Hein ?

Je secouai maman par l'épaule.

- Maman ?

Elle bougea à peine.

- Qu'y a-t-il, Michael ? murmura-t-elle en se redressant enfin pour regarder son radio-réveil.

Dans le rayonnement bleu du réveil, je la vis plisser les yeux pour essayer de lire l'heure.

-Il est 3 heures du matin ! s'exclama-t-elle.

Papa poussa un grognement et se redressa à son tour.

- Hein ? Quoi ?

- Maman, il faut que tu m'écoutes ! chuchotai-je. Quelque chose d'horrible s'est passé, aujourd'hui. Tu n'as rien remarqué ?

- Michael, qu'est-ce que...

-Voilà, expliquai-je. Tania a gâché mon anniversaire, et j'avais fait le vœu de pouvoir le recommencer. Je voulais que ça se passe mieux, tu comprends. Mais je ne pensais pas que je serais exaucé ! Et puis, aujourd'hui, mon anniversaire a recommencé ! Tout s'est déroulé exactement pareil. C'était horrible !

Papa se frotta les yeux.

-C'est toi, Michael ?

Maman lui tapota l'épaule.

- Rendors-toi, chéri. Michael a fait un mauvais rêve.

- Mais non, maman. Ce n'était pas un rêve ! C'était vrai ! Mon anniversaire est arrivé deux fois. Tu étais là les deux fois aussi. Tu ne comprends donc pas ?

- Écoute, Michael, s'impacienta maman. Je sais qu'il te tarde que ce soit ton anniversaire, mais tu n'as plus que deux jours à attendre. Seulement deux jours. D'accord ? Maintenant retourne te coucher et tâche de dormir.

Elle m'embrassa et me souhaita bonne nuit en me répétant :

- Plus que deux jours, Michael... Fais de beaux rêves !



Je regagnai mon lit, chancelant. La tête me tournait. Comment ça, deux jours avant mon anniversaire ? Ne venais-je pas de le revivre, justement ?

J'allumai ma lampe de chevet et regardai la date sur ma montre : 3 février. Or, mon anniversaire tombait le 5 février. Dans deux jours.

Était-ce possible ? Je remontais encore dans le passé ? « Non, pensai-je. Je dois devenir fou. »

Je secouai violemment la tête et me giflai plusieurs fois, histoire de revenir à la réalité. Remonter dans le passé ! Ha ! Ha ! Ça me faisait bien rire ! C'était impossible, tout simplement impossible !

« Reprends-toi, Michael », m'ordonnai-je.

Tout ce que j'avais fait, c'était *souhaiter* recommencer mon anniversaire. Mais juste une fois ! Pas le restant de ma vie ! Qui pourrait bien être assez crétin pour vouloir fêter sans arrêt son douzième anniversaire ?

De plus, ce n'était pas logique. Parce que, en admettant que mon tout petit souhait fût exaucé, pourquoi étais-je revenu deux jours avant mon anniversaire ? Pourquoi pas simplement la veille ?

« À moins que je ne remonte vraiment le temps en arrière. Dans ce cas, cela n'a rien à voir avec mon vœu. »

Mais alors, que m'arrivait-il ?

Je me creusai la cervelle. Voyons un peu... J'avais tordu la tête du coucou pour qu'elle soit à l'envers. Ensuite, j'étais allé me coucher, et quand je m'étais réveillé, j'étais déjà revenu dans le passé. Avais-je moi-même changé le cours du temps ?

Et si l'horloge de papa était vraiment magique ?

« Je n'aurais pas dû tordre la tête de cet oiseau de malheur. »

Je me rendais compte que je ne pouvais rien contre Tania. Le seul fait d'essayer de lui attirer des ennuis se retournait toujours contre moi. Et cette fois, de la façon la plus horrible qui soit !

Je frissonnai et me secouai. Allons, si c'était ça, il était facile d'y remédier, après tout... Il suffisait d'aller en bas et de tourner la tête du coucou dans le bon sens.

Je sortis de ma chambre sur la pointe des pieds et descendis l'escalier. Mes parents s'étaient probablement rendormis, mais je ne voulais prendre aucun risque. Pas question que papa m'attrape en train de trafiquer sa précieuse horloge !

Au bas des marches, je sentis soudain le sol froid de

l'entrée sous mes pieds. Plus que quelque pas, et je me glissai dans le bureau, puis allumai la lumière. Horreur ! L'horloge avait disparu !



- Oh ! Non ! m'écriai-je.

Avait-on volé l'horloge ? C'était une catastrophe ! Sans elle, comment parviendrais-je à tout arranger ? Comment pourrais-je remettre la tête de l'oiseau dans le bon sens et reprendre ma vie normalement ? Je remontai les marches de l'escalier quatre à quatre. Je me moquais bien de savoir qui j'allais réveiller, à présent !

- Maman ! Papa ! criai-je en entrant en trombe dans leur chambre.

Je secouai de nouveau maman par l'épaule.

- Qu'y a-t-il, Michael ? marmonna-t-elle, furieuse.

Nous aimerions bien dormir un peu !

Je me fichais pas mal de sa colère. Ce que je vivais était bien plus grave.

- L'horloge ! Elle a disparu !

Papa roula sur le côté.

- Hein ? Quoi ?

- Michael, tu as fait un autre cauchemar, m'assura maman.

- Ce n'est pas un cauchemar, maman, c'est la vérité ! Descends, tu verras toi-même ! Il n'y a plus d'horloge dans le bureau !

- Écoute-moi, Michael ! C'était un rêve, tu entends ? répliqua maman d'une voix ferme. Nous n'avons pas d'horloge dans le bureau. Nous n'en avons jamais eu.

Je chancelai comme si j'allais tomber en arrière.

- C'était seulement un rêve. Un mauvais rêve, poursuivit-elle en étouffant un bâillement.

- Mais papa l'a achetée...

Je me tus, frappé par une idée subite. Je comprenais, à présent ! Nous étions le 3 février, soit deux jours avant mon anniversaire et cinq jours avant que papa achète l'horloge ! La voilà, l'explication !

J'avais envie de vomir.

- Tu ne te sens pas bien ? demanda soudain maman en se redressant pour poser le dos de sa main sur mon front.

- Tu es un peu chaud, ajouta-t-elle en se radoucissant, maintenant qu'elle me croyait malade. Allez, viens te coucher. Je suis sûre que tu as de la fièvre. C'est pour cela que tu fais tous ces cauchemars. Papa grogna de nouveau.

- Quoi ? Malade ?

Il a de la conversation, la nuit, vous ne trouvez pas ?

- Je m'en occupe, Julian, chuchota maman. Rendors-toi.

Elle me ramena dans ma chambre en me tenant par la main comme si j'étais vraiment malade. Et j'aurais préféré ça ! Malheureusement la vérité était pire. Non seulement j'avais fait remonter le temps, mais l'horloge avait disparu. Comment allais-je me sortir de ce pétrin, à présent ?

Lorsque je descendis à la cuisine le lendemain matin, maman, papa et Tania avaient déjà pris leur petit déjeuner.

-Dépêche-toi, Michael, dit papa. Tu vas être en retard à l'école.

Ça, c'était bien le cadet de mes soucis, dans ma situation !

- Papa, assieds-toi une seconde, suppliai-je. S'il te plaît, c'est important !

Il s'assit, l'air impatient, au bord d'une chaise.

- Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ?

- Tu nous écoutes, maman ?

- Bien sûr, mon chéri.

Elle rangea le lait dans le réfrigérateur et essuya le comptoir de la cuisine.

- Je sais que ça va vous sembler bizarre, déclarai-je, mais je ne plaisante pas.

Je m'interrompis un instant. Je voyais bien que papa s'attendait à ce que je raconte quelque chose de complètement farfelu...

Il n'a pas été déçu.

- Voilà, repris-je d'une voix tremblante. On est en train de remonter le temps. Tous les matins, je me

réveille, et c'est toujours la veille du jour d'avant ! Papa baissa la tête, accablé :

- Michael, tu as une imagination merveilleuse, mais je vais vraiment être en retard au bureau. Si nous parlions de tout ça quand je rentrerai ce soir ? D'ailleurs, pourquoi n'écris-tu pas ce que tu voulais me dire dans un cahier ? Tu sais que j'adore les histoires de science-fiction.

- Mais, papa...

- Est-ce que quelqu'un a pensé à donner à manger au chat ? demanda maman.

- Oui, moi ! s'écria Tania. Et pourtant, c'était à Michael de le faire.

- Merci, ma chérie, dit maman. Il est temps de partir, à présent. Allez ! Ouste ! Tout le monde dehors ! J'eus à peine le temps d'attraper une tartine, avant que maman nous pousse tous dans l'entrée.

« Ils sont trop occupés pour essayer de comprendre maintenant, me rassurai-je en me dépêchant de gagner l'école. Il faut dire que c'est plutôt extraordinaire. Ce soir, au dîner, j'aurai plus de temps pour leur expliquer... »

Pendant les cours, j'eus le loisir de réfléchir à mon problème. J'avais déjà vécu cette journée, j'avais déjà fait le travail, écouté les leçons et avalé l'infâme déjeuner de la cantine.

Ainsi, lorsque mon professeur de maths, M. Parker, tourna le dos à la classe, je savais ce qui allait se passer. Je le prédis à la seconde près. Voilà... Kevin Flowers jetait sa gomme en visant le professeur et le

frappait en plein sur l'arrière de son pantalon noir.
Bing !

« M. Parker va se retourner... », me dis-je sans perdre une miette de la scène.

« Et il va crier après Kevin... »

- Kevin Flowers, au bureau du proviseur, et tout de suite ! hurla-t-il.

« Parfait. À présent, Kevin va se mettre à brailler comme un âne. »

- Pourquoi m'accusez-vous ? beugla celui-ci. Vous ne m'avez même pas vu !

Le reste de la scène se déroula comme dans mes souvenirs. C'était affligeant... M. Parker ne se laissa pas impressionner et il lui répéta d'aller au bureau du proviseur. Kevin renversa une chaise d'un coup de pied et jeta ses livres à travers la pièce.

Plus ennuyeux que ça, tu meurs !

En rentrant à la maison, je trouvai Tania dans le bureau, en train de torturer Bubba. La sonnette de la porte d'entrée retentit, et je frissonnai d'horreur. Oh ! Non ! J'avais oublié Mona, Helen, Rosie, et cette grenouille idiote... Les filles allaient encore me voir dans mes sous-vêtements !

« Non, je ne veux pas que ça recommence ! » Mais mes pieds me conduisirent malgré moi à l'étage. Je marchai vers ma chambre comme un automate. C'était affreux ! « Pourquoi est-ce que je fais ça ? », me demandai-je. Je me revoyais en train de sortir mon costume de grenouille de l'armoire.

Je savais que la fermeture Éclair serait coincée, que

Tania ouvrirait la porte, et que les filles s'esclafferaient en me surprenant en slip et en maillot de corps. Il y aurait de quoi, évidemment. Mona, surtout, rirait comme une folle.

Et j'aurais envie de disparaître sous terre...

Oui, je savais que tout cela arriverait. Alors pourquoi continuais-je à monter les marches ? Ne pouvais-je donc pas m'arrêter ?



« Ne va pas dans ta chambre, me répétais-je. Tu n'es pas obligé de faire ça... Arrête ! »

Dans un suprême effort de volonté, je me forçai à me retourner, à revenir dans l'escalier et à m'asseoir sur la marche du haut.

En bas, Tania alla ouvrir la porte, et les filles apparurent dans l'entrée.

« Ça va, pensais-je. J'ai la situation en main. » Déjà, les choses se passaient différemment.

- Où est ton costume, Michael ? demanda Mona. Je voudrais voir de quoi il a l'air.

- Euh, non, dis-je en me recroquevillant un peu sur moi-même. Il n'est vraiment pas beau, tu sais. Je ne voudrais pas vous faire peur.

- Ne sois pas idiot, répliqua Helen. Pourquoi aurions-nous peur d'un stupide déguisement de grenouille ?

- Je ne veux pas voir le costume pour la première

fois lorsqu'on sera sur scène. J'ai besoin de m'y préparer. Il faut que tu le mettes, insista Mona.

- Allez, Michael ! intervint Tania. Montre-leur ton déguisement. Je veux le voir, moi aussi.

Je la regardai d'un sale œil. Je savais très bien ce qu'elle mijotait, cette pimbêche.

- Non. Je ne peux pas.

- Pourquoi ? insista Mona.

- Je ne peux pas, c'est tout.

- Il est timide ! s'exclama Rosie.

- Non, ce n'est pas ça. C'est juste que... ça me tient chaud et...

Mona se pencha tout contre moi. Elle sentait bon. Quelque chose de parfumé à la fraise. Ce devait être son shampoing.

- Allons, Michael. Même pas pour moi ?

- Non.

Elle tapa du pied.

- Je ne répéterai pas nos scènes tant que tu n'auras pas mis ton déguisement !

Je soupirai. Mona ne me laisserait pas tranquille tant que je n'aurais pas enfilé ce maudit costume de grenouille. Mieux valait céder et en finir.

- D'accord.

- Hourra ! s'écria Tania.

Je la regardai de nouveau d'un sale œil. Quelle teigne ! Elle voulait vraiment se payer ma tête ! « Très bien, décidai-je, je suis peut-être obligé de mettre ce déguisement. Mais pas de me montrer en sous-vêtements. Je peux encore empêcher cela. »

Je me traînai jusqu'à ma chambre. Mais cette fois, je fermai la porte à clé. Et toc !

« Essaie un peu de me rendre ridicule, maintenant, Tania. Essaie un peu d'être plus maligne que Michael Webster ! »

J'enlevai mon jean et ma chemise, puis, à contre-cœur, je sortis le costume de grenouille du placard, et tirai sur la fermeture Éclair. Elle était coincée, exactement comme la première fois. « Aucun problème, me dis-je. La porte est fermée à clé, et personne ne peut entrer. »

À ce moment-là, la porte s'ouvrit en grand. Je me changeai en statue de sel, tandis que Mona, Rosie, et Helen me regardaient fixement. Puis elles poussèrent des cris et se mirent à rire.

- Tania ! criai-je. La porte était fermée à clé !

- Ben, non. Le verrou est cassé.

- Mais papa l'a réparé ! Il l'a fait quand...

J'essayai de me souvenir. Quand était-il venu ici avec ses outils ? Ah ! Oui ! C'était après le cauchemar des sous-vêtements, le jour de mon anniversaire.

Donc, compte tenu du temps que j'avais remonté, il n'avait pas encore pu arranger mon verrou.

Comment parviendrais-je à me rappeler de tout ? Étais-je condamné à reculer de plus en plus dans le passé, tout en connaissant l'avenir ? Quel destin effroyable !

Je n'avais plus aucun moyen d'arrêter cette mécanique infernale. Je me mis à trembler. Où cela finirait-il ? Je n'en avais aucune idée.

Par contre, j'avais de plus en plus peur, à chaque seconde qui s'écoulait.

Je pus à peine toucher à mon dîner, ce soir-là. Non seulement je manquais d'appétit, mais j'avais déjà pris ce repas auparavant. Et je ne l'avais pas aimé. Ils dînaient tous les trois, tranquillement comme si de rien n'était, répétant les mêmes choses. De quoi devenir dingue...

« Maman et papa doivent pourtant bien remarquer qu'il y a quelque chose de bizarre. Alors pourquoi ne disent-ils rien ? Pourquoi font-ils semblant ? »

J'attendis que papa eut fini de nous raconter sa journée de travail pour ramener la conversation sur le sujet qui me préoccupait. Je décidai d'y aller doucement, cette fois.

- Maman ? Papa ? Ce dîner ne vous semble pas un peu familier ?

- En effet, répliqua papa. Il me rappelle cet horrible déjeuner au restaurant végétarien, le mois dernier. Maman lui jeta un coup d'œil furieux, puis se tourna vers moi.

- Qu'essaies-tu de nous dire, Michael ? demanda-t-elle d'une voix glaciale. Que tu en as assez de manger de la nourriture saine ?

- Moi, oui, déclara papa.

- Et moi aussi, renchérit Tania.

- Non, pas du tout, répliquai-je. Vous ne comprenez pas. Je ne veux pas dire que nous avons déjà mangé la même chose. Je veux dire que nous avons déjà pris ce

même repas. Nous le mangeons pour la seconde fois.
Papa fronça les sourcils :

- Pas de théories bizarres à table, s'il te plaît, Michael.

Ils ne comprenaient rien à rien ! Je décidai d'employer les grands moyens.

- Il ne s'agit pas seulement de ce dîner. Ça a été pareil toute la journée. Vous n'avez pas remarqué ? Nous recommençons tout, absolument tout. Nous remontons dans le passé !

- Oh, la ferme, Michael ! lança Tania, excédée. Tu nous barbes, à la fin. On ne peut pas parler d'autre chose ?

- Tania ! s'exclama maman sur un ton de reproche. Ne dis pas « la ferme ». Et toi, Michael, tu as encore lu tes horribles bandes dessinées de science-fiction, n'est-ce pas ?

Je devins rouge de frustration :

- Mais bon sang, ouvrez les yeux ! Demain ce sera hier, et dans deux jours, ce sera la veille ! Tout marche à l'envers !

Maman et papa échangèrent un regard entendu, comme s'ils partageaient un secret. « Ils savent quelque chose, mais ils ont peur de me le dire. »

Maman me regarda d'un air très sérieux.

- Très bien, Michael. Nous ferions aussi bien de tout t'avouer... Nous avons fait un bond dans le passé. Nous sommes pris dans une tempête extratemporelle à effet rétroactif accéléré. Et il n'y a rien à faire.

Maman repoussa sa chaise et marcha à reculons vers la cuisinière. Puis elle prit du riz dans son assiette pour le mettre dans la casserole.

- Iréhc, zir ed sulp uep nu ? demanda-t-elle à papa. Je tressaillis. Avais-je bien entendu ?

- Tîalp et li's, iuo, répondit-il.

- Issua iom, renchérit Tania.

Ma sœur recracha très élégamment un peu de riz sur sa fourchette et le lâcha sur son assiette. Je la regardais faire, les yeux écarquillés de surprise. Elle mangeait à l'envers !

Papa se leva et se dirigea vers maman à reculons. Puis Tania sautilla en arrière autour de la table. Ma parole, tous parlaient et se déplaçaient à l'envers ! Nous étions vraiment pris dans une tempête extra-temporelle !

- Ha ! m'écriai-je, soulagé. C'est donc vrai !

Pourquoi ne parlai-je pas à l'envers, moi aussi ?

- Nitérc ervuap ! s'écria Tania d'un air méprisant.

Elle éclata de rire la première, puis ce fut le tour de maman, et ensuite celui de papa.

Mortifié, je finis par comprendre. Ils plaisantaient !

- Vous êtes tous... vous êtes horribles ! m'exclamai-je, indigné.

Ça les fit rire encore plus fort.

- Je me demandais quand tu t'en rendrais compte, lança Tania d'un ton supérieur.

Sur ce, ils se rassirent à table, contents de leur bonne blague. Maman ne pouvait s'empêcher de sourire.

- Désolée, Michael. Nous ne voulions pas nous moquer de toi.

- Mais si ! répliqua Tania.

Je les dévisageai avec horreur. Il m'arrivait une chose épouvantable, et ma famille trouvait ça très drôle ! Étaient-ils tous devenus fous ?

- Michael, as-tu déjà entendu parler du phénomène de déjà-vu ? demanda papa.

Je fis non de la tête, accablé.

- C'est lorsque tu as soudain l'impression d'avoir déjà vécu quelque chose. Tout le monde ressent ça de temps en temps. Il n'y a pas de quoi avoir peur.

- Tu es sans doute un peu nerveux, ces temps-ci, ajouta maman, avec ta fête d'anniversaire qui arrive. Tu vas avoir douze ans.

- Non, ce n'est pas ça.

- Michael, attends un peu de voir ton cadeau d'anniversaire ! s'écria papa. Tu vas avoir une grosse surprise !

« Tu parles d'une surprise, m'attristai-je. Vous

m'avez déjà donné le même cadeau deux fois. J'en ai par-dessus la tête de faire semblant de découvrir ce vélo à la noix ! »

- Maman, Michael a encore mis ses petits pois dans sa serviette ! moucharda la sale mère, qui ne ratait jamais une belle occasion.

Furieux, j'écrasai les petits pois et lui lançai la serviette à la figure. Si seulement une tempête temporelle pouvait l'emporter pour de bon, celle-là !

Quand je me rendis à l'école, le lendemain matin, je n'étais pas très sûr de la date. Cela devenait vraiment difficile de s'y retrouver. Les cours, le déjeuner, les choses que mes amis disaient, tout cela me semblait familier. Mais comme il ne se passait rien de spécial, cela aurait pu être n'importe quel jour de l'année. Je jouai au basket après l'école, ce jour-là, comme d'habitude. Mais j'avais une drôle d'impression. Une mauvaise impression, plus précisément. Je me rappelais avoir déjà joué dans ce match. Et ça s'était mal fini.

Mais comment, ça, je ne m'en souvenais plus. Je continuais donc à jouer, attendant de voir ce qui se passerait.

Mon équipe gagna et, au moment de récupérer nos sacs à dos, Kevin Flowers se mit à hurler.

- Où est ma casquette des Blue Devils ?

Oh ! Oh ! Je me rappelais, à présent. C'était ce match de basket-là... Comment avais-je pu oublier ? Cette bonne vieille Tania ! Elle avait recommencé !

- Que personne ne sorte tant que je n'ai pas retrouvé ma casquette ! cria Kevin.

Je fermai les yeux et lui tendis immédiatement mon sac à dos. Je savais ce qui allait arriver, alors autant en finir.

Je vais vous dire : ça fait très mal d'être réduit en bouillie par Kevin Flowers. Mais au moins, dans ma situation, il y avait un avantage : c'était que la douleur ne durerait pas. Le lendemain matin, quand je me réveillerais, ce serait fini.

En effet, la souffrance, les croûtes, les bleus, tout était parti.

« Aujourd'hui, ce doit être avant que Kevin me flanque une raclée, pensai-je. J'espère que je ne vais pas revivre ça une troisième fois ! »

D'ailleurs, en quoi consisterait aujourd'hui ?

Tout en me rendant à l'école, je cherchais des indices. J'essayais de me rappeler ce qui m'était arrivé un ou deux jours avant que Kevin me tombe dessus à bras raccourcis.

Était-ce le jour du contrôle de maths ? J'espérais que non. Mais au moins, ce serait plus facile, cette fois.

Je pourrais même essayer de me souvenir des problèmes et regarder les réponses avant le contrôle !

J'étais un peu en retard. « Cela veut-il dire quelque chose ? me demandai-je. Vais-je avoir des ennuis ? »

Mon professeur principal, Mme Jacobson, avait fermé la porte de la salle de classe. Je l'ouvris lentement et passai la tête dans l'entrebâillement.

Tout le monde était déjà là. Mme Jacobson ne leva même pas la tête lorsque j'entrai. « Je ne suis peut-être pas si en retard que ça, songeai-je. Je n'aurais peut-être pas d'ennuis, après tout. »

Je me dirigeai vers le fond de la classe, vers ma place habituelle. Comme je passais devant une rangée de bureaux, je jetai un coup d'oeil aux autres gosses.

« Qui est-ce ? » me demandai-je en remarquant un élève blond et joufflu, que je n'avais jamais vu auparavant. Puis mon regard se posa sur une jolie fille portant trois boucles argentées dans le lobe de l'oreille. Je ne l'avais jamais vue avant non plus.

Soudain, j'examinai les autres visages.

« Que se passe-t-il ? me demandai-je en sentant la panique me serrer la gorge. Je ne connais aucun de ces élèves ! Où est ma classe ? »

Mme Jacobson finit par se tourner et me regarda fixement.

- Hé ! cria le blond. Qu'est-ce qu'un élève de CE 2 vient faire ici ?

Tout le monde éclata de rire, sauf moi. Un élève de CE 2 ? De qui parlaient-ils ? Je ne voyais personne de CE 2, ici.

- Tu n'es pas dans la bonne classe, jeune homme, me dit Mme Jacobson avant d'ouvrir la porte pour m'inviter à sortir. Je crois que la tienne est en bas, au second étage.

- Merci.

J'ignorais de quoi elle parlait, mais je décidai de ne pas la contrarier. Elle referma la porte derrière moi. Ensuite, j'entendis les élèves rire dans la classe, et je me dépêchai de gagner les toilettes des garçons au bout du couloir.

J'avais besoin de m'asperger le visage avec de l'eau froide.

En tournant le robinet, je jetai un coup d'œil au miroir, machinalement.

Bizarre... Il semblait un peu plus haut que d'habitude. Je me lavai les mains et me mouillai la figure. Le lavabo aussi paraissait plus haut. De plus en plus étrange. Me serais-je trompé d'école ?

Je regardai de nouveau dans le miroir, et j'eus le choc de ma vie. C'était moi, ce gosse-là ? J'avais l'air tellement jeune !

Je glissai la main dans mes cheveux bruns, coupés en brosse. Cette coupe idiote que j'avais tout le temps de mon CE 2, justement.

« Non, ce n'est pas possible ! pensai-je, consterné. Je suis revenu en CE 2 ? J'ai mes cheveux de CE 2, mes vêtements de CE 2, mon corps de CE 2... Et pourtant, j'ai gardé mon cerveau de 5e ! Du moins, je l'espère. »

Abasourdi, je me livrai à un rapide calcul mental. Ça voulait dire que j'étais revenu quatre ans en arrière, en une seule nuit !

Je me mis à trembler de tout mon corps et m'agrippai au lavabo pour ne pas tomber. J'étais complètement paralysé de peur...

Je remontais le temps de plus en plus vite. Quel âge aurais-je quand je me réveillerais, demain ? Et dire que je n'avais toujours pas trouvé le moyen d'arrêter ce processus !

Je fermai le robinet et m'essuyai le visage avec une serviette en papier. Que faire ? J'avais tellement peur que je ne parvenais plus à penser.

Pour l'instant, je décidai de gagner ma salle de classe. Je jetai d'abord un coup d'œil par la vitre de la porte, avant d'entrer. Mme Harris, ma vieille maîtresse de CE 2, trônait sur l'estrade. J'aurais reconnu ce casque de cheveux argent n'importe où !

Et je sus, dès que je la vis, que j'étais vraiment revenu quatre ans en arrière. Parce que la vieille Mme Harris n'aurait pas dû être à l'école, aujourd'hui. Elle avait pris sa retraite deux ans auparavant. Quand j'étais en CM 2. Vous me suivez ?

J'ouvris la porte et pénétrai dans la salle de classe comme un automate. Mme Harris ne broncha même pas.

-Assieds-toi, Michael, ordonna-t-elle, sans même mentionner que j'étais en retard.

Elle m'avait toujours eu à la bonne. C'était déjà une consolation... Je regardai les autres gosses de la classe : Henry, Josh, Helen et Mona, tout le monde était là.

Mona avait deux belles nattes sombres et brillantes. Helen, elle, arborait une sorte de queue-de-cheval ringarde, sur le côté. « Tiens, Josh n'avait pas encore de boutons sur le front », remarquai-je. Et Henry avait un autocollant ridicule sur le dos de la main. En tout cas, c'était bien ma classe, il n'y avait aucun doute possible.

Je m'assis dans le fond, à mon vieux bureau, à côté d'Henry. Je lui jetai un bref coup d'œil. Beurk ! Il se curait le nez. Dégoûtant... J'avais oublié ce côté-là du CE 2.

- Michael, nous sommes à la page 33 du livre de lecture, m'informa Mme Harris.

Je glissai la main dans le bureau et trouvai le livre de lecture. Je l'ouvris docilement à la page 33.

- Voici les mots que vous devez apprendre pour la dictée de demain, continua la maîtresse en écrivant les mots au tableau. *Goût, sens, grand-mère, facile, bonheur.*

- Hé, chuchota Henry. Ils sont vachement difficiles, ces mots... Tu as vu combien il y a de lettres dans *grand-mère* ?

Je ne savais pas quoi lui dire. Lors de ma dernière dictée (quand j'étais encore en 5^e), il avait fallu que j'écrive *psychologie*. *Grand-mère* ne représentait plus un grand défi pour moi.

Je m'ennuyai ferme tout le reste de la journée. J'avais toujours souhaité que l'école soit plus facile, mais pas à ce point ! Tout était tellement enfantin ! Le déjeuner fut épouvantable, dans le genre crétin. Au moment du dessert, Josh mâchouilla une banane et me tira la langue. Quant à Henry, il se barbouilla le visage de gâteau au chocolat. Et c'étaient mes meilleurs copains !

Une fois cette éprouvante journée d'école terminée, je traînai mon petit corps d'élève de CE 2 jusqu'à la maison. Mon moral était au plus bas. Mais ça n'allait pas s'arranger...

Quand j'ouvris la porte d'entrée, j'entendis un horrible miaulement. Une seconde plus tard, Bubba - un petit chaton à présent, puisque nous étions il y a

quatre ans - passa devant moi à toute allure et sortit de la maison. Tania arriva aussitôt à sa poursuite, sur ses petites jambes vacillantes.

- Laisse le chat tranquille ! m'écriai-je sur un ton de reproche.

- Toi, t'es bête.

Encore une réflexion profonde... Je la regardai fixement. Elle avait trois ans, maintenant. J'essayai de me souvenir. Est-ce que je l'aimais mieux, quand elle avait trois ans ?

- Porte-moi sur ton dos, ordonna-t-elle en tirant sur mon cartable.

- Lâche-moi.

Mon sac à dos tomba par terre et je me penchai pour le ramasser. Sans perdre un instant, elle me prit les cheveux à pleines mains et tira un grand coup.

- Aïe !

Elle rit à perdre haleine.

- Ça fait mal ! criai-je en la repoussant, juste au moment où maman entra dans le vestibule.

Elle se précipita sur Tania.

- Michael ! Ne pousse pas ta sœur ! Elle est trop petite, tu la ferais tomber.

Je ne répondis pas et fonçai me réfugier dans ma chambre. Tania avait toujours été une sale gosse ! Elle était née comme ça, et elle le resterait toute sa vie, je le savais. Même quand je serais vieux, elle s'arrangerait pour me rendre la vie impossible.

« À condition que nous devenions vieux un jour, évidemment. »

Mais au rythme où allaient les choses, nous n'arriverions même pas à l'âge adulte !

Que faire, maintenant que j'avais rajeuni de quatre ans ? À cette vitesse-là, j'allais redevenir bébé à la fin de la semaine...

Et après ? Un frisson glacé me parcourut le dos. Oui, et après ? Est-ce que j'allais disparaître complètement ? Pendant le week-end, peut-être ?

Je me réveillai en sursaut, paniqué. Quel jour étions-nous ? Quelle année ? Je me levai, non sans difficulté, comme si le lit était plus haut qu'auparavant. Sans plus réfléchir à cette nouveauté, je traversai le couloir pour gagner la salle de bains.

Là, je me regardai dans le miroir.

Quel âge pouvais-je bien avoir, à présent ? J'étais plus jeune que la veille, c'était évident. Mais de combien ? Trois mois ? Six ? Davantage ?

Je retournai dans ma chambre et commençai à m'habiller. Maman m'avait laissé mes vêtements pour la journée sur une chaise. Un jean, avec une silhouette de cow-boy brodée sur la poche revolver. Ah ! Oui ! Je me rappelais ! C'était le jean de cow-boy que je mettais en CE 1. Donc, je devais avoir sept ans. Un an de moins que la veille.

J'enfilai le pantalon en maugréant. Dire qu'il me fallait encore porter ce jean ridicule ! Puis je dépliai la chemise que maman avait choisie pour moi. Mon

cœur se serra aussitôt. Une chemise de cow-boy... avec des franges et tout le bazar !

Ça devenait vraiment gênant ! Comment avais-je pu laisser maman m'affubler d'horreurs pareilles ? Mais au fond de moi, je savais que j'avais aimé ces vêtements, autrefois. J'avais même sûrement voulu que maman me les achète. Comment avais-je pu être aussi stupide ?

Quand je descendis au rez-de-chaussée, Tania était encore en pyjama, en train de regarder des dessins animés à la télévision. Elle avait deux ans, maintenant. En me voyant traverser le salon, elle me tendit les bras.

- Bisou ! Bisou !

Elle voulait m'embrasser ? Voilà qui ne lui ressemblait guère ! Mais peut-être qu'à deux ans, Tania était encore douce et innocente.

- Bisou ! Bisou ! répéta-t-elle d'un ton suppliant.

- Embrasse ta petite sœur, s'écria maman depuis la cuisine. Tu es son grand frère, Michael. Elle a besoin de toi.

- D'accord, soupirai-je.

Je me penchai pour embrasser Tania sur la joue, et elle m'enfonça son index potelé dans l'œil.

—Aïe !

Elle éclata de rire. « Toujours la même, décidément, pensai-je en me dirigeant vers la cuisine, une main sur mon œil douloureux. Plus je remonte le temps, et moins il y a d'espoir. »

Cette fois, à l'école, je savais dans quelle salle de

classe aller. J'y retrouvai mes amis, encore plus jeunes que la veille. J'avais oublié à quel point ils avaient l'air crétin à cet âge-là.

J'avais dû subir une autre journée de leçons que je savais déjà. Faire une soustraction, apprendre à lire des livres en très gros caractères, écrire le L majuscule. Archinul, quoi... Mais, au moins, cela me laissait du temps pour réfléchir, pour trouver une solution à mon problème.

Soudain, je me souvins que papa nous avait dit avoir voulu acheter l'horloge depuis quinze ans. Quinze ans ! La voilà, la réponse ! L'horloge devait se trouver dans le magasin d'antiquités. Il fallait donc que j'y aille, de toute urgence...

Il me tardait maintenant que l'école soit terminée, afin de remettre la tête du coucou à l'endroit. Pour que le temps avance normalement. Ensuite, je m'occuperais du cadran des années, et je replacerais l'aiguille sur 1997. Ça allait s'arranger !

Mes douze ans me manquaient. À sept ans, on ne peut rien faire seul. Il y a toujours quelqu'un en train de vous surveiller.

À la sortie des classes, je fis mine de marcher en direction de chez moi. J'allai au bout du pâté de maisons, histoire de tromper la vigilance du policier chargé de faire traverser la rue aux enfants. Je savais qu'il me regardait.

Au deuxième pâté de maisons, je fonçai vers l'arrêt du bus. Pourvu que le policier ne m'ait pas vu ! Je me cachai derrière un arbre.

Quelques minutes plus tard, un bus s'arrêta. Les portes s'ouvrirent en sifflant, et je montai les marches. « Gagné ! » pensai-je.

Enfin, pas tout à fait. Le chauffeur me regardait bizarrement.

- Tu n'es pas un peu jeune pour prendre le bus tout seul ?

- Occupez-vous de vos oignons.

Il eut l'air surpris, aussi m'empressai-je d'ajouter :
— Je vais voir papa à son bureau. Maman m'a donné la permission.

Il approuva d'un signe de tête et referma les portes. Cette fois, le bus s'ébranla.

Je tendis trois pièces de vingt-cinq cents au chauffeur, mais il m'en rendit une.

- Reprends-ça, mon gars ! La place ne coûte que cinquante cents.

- Ah ! Oui ! Merci.

J'avais oublié. Ils avaient augmenté le prix des tickets de bus quand j'avais onze ans. Alors quand j'en avais sept... Je remis la pièce dans ma poche.

Le bus repartit vers le centre-ville. Cette fois, j'étais sur la bonne voie. Je me souvenais d'avoir entendu papa dire que *Aufourbi d'Anthony* se trouvait en face de son bureau. Je descendis donc au coin de la rue où papa travaille. J'espérais ne pas le croiser. Je risquais gros. Je n'avais pas la permission de prendre le bus tout seul à sept ans.

Je me dépêchai donc de passer devant l'immeuble où il travaille et traversai la rue. Il y avait un chantier, au

carrefour suivant. Ou plutôt, un tas de briques et de gravats. Un peu plus loin, je vis une enseigne noire peinte en lettres d'or, avec marqué dessus : *Au fourbi d'Anthony*.

Mon cœur se mit à battre. J'y étais presque ! Bientôt, ce cauchemar serait fini !

Je rentrerais dans le magasin, puis, quand personne ne me regarderait, je remettrais la tête du coucou à l'endroit, et replacerais l'aiguille des années sur 1997.

Quel bonheur ! Je ne me réveillerais plus en sueur, sans savoir quel âge j'ai. Ma vie redeviendrait normale. « Ce sera tellement facile. Même Tania me semblera supportable ! »

J'arrivai devant la grande vitrine de la boutique. L'horloge était là, en plein milieu...

J'étais tellement nerveux que j'en avais les mains moites. Je me hâtai vers la porte d'entrée et tournai la poignée. La porte ne bougea pas. Je tournai plus fort. Rien. La porte était fermée à clé !

Ce fut seulement à ce moment-là que je remarquai l'affiche collée dans le coin inférieur de la porte. « Fermé pour congé. »

Je poussai un hurlement de frustration.

-Nooooon! criai-je, tandis que les larmes jaillissaient de mes yeux. Non ! Pas maintenant !

Je donnai un coup de tête contre la porte. C'était insupportable ! Comment pouvais-je avoir autant de malchance ? Et combien de temps Anthony resterait-il en congé ? Lorsqu'il reviendrait, je serais peut-être redevenu bébé !

Je serrai les dents. « Pas question que cela m'arrive ! Absolument pas ! »

Il fallait que je fasse quelque chose. N'importe quoi !

Je pressai le nez contre la vitrine. L'horloge était là, à moins d'un mètre, et je ne pouvais pas m'en approcher à cause de cette maudite vitre !

Mais une vitre, ça se casse, non ? Normalement, je ne pense jamais à ce genre de choses. Seulement, j'étais désespéré. M'approcher de l'horloge devenait une question de vie ou de mort !

Je redescendis la rue vers le chantier, en essayant d'avoir l'air le plus naturel possible. Pas du tout celui d'un gosse qui s'apprête à envoyer une brique dans une vitrine. Donc, j'avancais en sifflotant, les mains dans les poches de mon jean de cow-boy. J'étais presque content de porter cet ensemble à la noix, à ce moment-là. Cela me faisait paraître innocent...

Qui, en effet, pourrait bien soupçonner un gosse de sept ans ?

En approchant du chantier, je fis mine de donner des coups de pied dans la poussière, par-ci par-là, puis de shooter dans des cailloux. Comme le chantier semblait désert, je me dirigeai lentement vers un tas de briques. Puis, discrètement, je me retournai pour vérifier que personne ne me voyait.

Parfait... La voie était libre. Je ramassai une brique et la soupesai. Dieu que c'était lourd ! Ce ne serait pas facile de la jeter bien loin, avec mes petits bras d'élève de CE 1. Mais après tout, il suffisait de la flanquer dans la vitrine. Ensuite, je me débrouillerais bien.

J'essayai d'enfoncer la brique dans la poche de mon pantalon. Trop grosse. Ou plutôt, la poche était trop petite. Je portai donc mon fardeau à deux mains vers la boutique. Naturellement, je prenais un air dégagé, comme si c'était parfaitement normal pour un petit garçon de porter une brique dans la rue.

Je croisai quelques adultes pressés. Heureusement, aucun d'eux ne me prêta attention. Enfin, j'arrivai devant la vitrine et tins un instant la brique d'une

seule main. Un signal d'alarme allait-il se déclencher quand je briserais la glace ? La police viendrait-elle m'arrêter ?

« Bah ! pensai-je. Aucune importance. » Si je parvenais à remonter dans le présent, la police ne m'attraperait pas !

« Du courage ! Vas-y ! »

Cette fois, je soulevai la brique à deux mains au-dessus de ma tête... et à cet instant précis, quelqu'un m'attrapa par les épaules.

- Au secours ! criai-je en faisant volte-face.

Puis la stupeur se peignit sur mon visage.

- Papa !

- Michael, que fais-tu ici ? Tu es tout seul ?

Je laissai tomber la brique sur le trottoir. Il ne sembla pas la remarquer.

- Je... je voulais te faire une surprise. Je voulais venir te voir après l'école.

Il me regarda comme s'il ne comprenait pas ce que je disais. Alors j'ajoutai, pour faire bonne mesure :

- Tu m'as manqué, papa.

- C'est vrai, ça ? s'exclama-t-il en souriant.

Il était ému, ça se voyait.

- Comment es-tu arrivé jusqu'ici ? Tu as pris le bus ? J'acquiesçai.

- Tu sais que tu n'as pas la permission de prendre le bus tout seul !

Il essayait de paraître sévère, mais il ne semblait pas en colère. Il avait été radouci par ce que je lui avais

dit. Mais ça ne résolvait pas mon problème. Comment faire pour mettre la main sur l'horloge ? Papa pouvait-il m'aider ? Ça valait la peine d'essayer en tout cas, et j'étais prêt à tout.

- Papa ? Tu vois l'horloge, là...

Il m'entoura les épaules de son bras.

- Elle est belle, n'est-ce pas ? Cela fait des années que je l'admire.

- Il faudrait absolument que je vois le cadran de près. C'est très, très important ! Sais-tu quand le magasin va rouvrir ? Il faut trouver un moyen...

Papa se méprit, et me tapota les cheveux :

- Je sais ce que tu ressens, Michael. Moi aussi, je voudrais avoir cette horloge tout de suite. Mais je n'en ai pas les moyens. Un jour, peut-être... Viens, rentrons à la maison. Je me demande ce qu'il y a pour dîner, ce soir, ajouta-t-il en m'entraînant.

Je montai dans la voiture et restai silencieux jusqu'à chez nous. Une pensée m'obsédait. Quel âge aurais-je lorsque je me réveillerais, le lendemain matin ?

Lorsque j'ouvris les yeux, tout avait changé autour de moi.

Les murs étaient peints en bleu ciel. Pouah ! Je regardai mon couvre-lit... en tissu du même bleu, avec des kangourous qui sautaient partout. Comme sur les rideaux, d'ailleurs. Ravissant !

Mon regard fit rapidement le tour de la pièce.

Sur un mur, il y avait une tapisserie représentant une vache. De mieux en mieux !

Ce n'était pas ma chambre, et pourtant, je reconnais-sais cette pièce. À cet instant, je sentis une bosse contre ma jambe. Je glissai la main sous le couvre-lit aux kangourous et extirpai Harold, mon vieil ours en peluche.

Bon sang, qu'est-ce que je faisais ici ? C'était la chambre de Tania ! Je bondis du lit.

Je portais un pyjama imprimé avec les 101 Dalma-tiens. J'aimais donc tant les bêtes, quand j'étais petit ? Mais petit comment, justement ?

Je courus à la salle de bains pour me regarder dans le miroir. Quel âge avais-je, maintenant ? Impossible à dire, parce qu'il fallait que je grimpe sur le siège des toilettes pour voir mon visage. Mauvais signe.

Je me hissai sur la cuvette et pris appui sur la tablette du lavabo. Horreur ! J'avais l'air d'avoir cinq ans ! Je sautai du siège et dévalai l'escalier jusqu'à la cuisine.

- Bonjour, mon poussin ! s'exclama maman en me serrant contre elle pour m'embrasser.

- Bonjour, maman.

Je n'arrivais pas à reconnaître ma voix, si enfantine. Papa était assis à table et buvait son café. Il posa sa tasse et me tendit les bras.

- Viens faire un gros bisou à papa !

Je soupirai et me forçai à courir me jeter dans ses bras et à l'embrasser sur la joue. J'avais oublié toutes les effusions que les enfants ont à supporter. Sans m'attarder davantage à ce genre de jeu, je quittai la cuisine en courant sur mes petites jambes de garçon de cinq ans. Courant toujours, je traversai le salon, m'engouffrai dans le bureau puis revins à la cuisine. Quelque chose me manquait. Non, quelqu'un me manquait, Tania !

- Reste tranquille trente secondes, poussinet, dit maman en se baissant pour me prendre dans ses bras et m'installer sur une chaise. Veux-tu des céréales ?

- Où est Tania ? demandai-je.

- Qui ?

- Tania.

Maman interrogea papa du regard. Il haussa les épaules.

- Tu sais bien, insistai-je. Ma petite sœur.

Maman sourit.

- Ah ! Tania ! s'exclama-t-elle comme si elle comprenait enfin.

Elle jeta de nouveau un coup d'œil à papa, et remua les lèvres en silence pour dire : « C'est son amie invisible. »

- Hein ? Il a une amie invisible ? s'exclama-t-il.

Maman lui jeta un regard courroucé et me remplit un bol de céréales.

- À quoi ressemble ton amie Tania, Michael chéri ? Je ne lui répondis pas. J'étais trop abasourdi pour parler. Ils ne savaient pas de qui je parlais ! Mais alors, Tania n'existait pas... Elle n'était pas encore née !

Pendant quelques instants, un frisson de joie me parcourut. Pas de Tania ! Je pouvais passer toute la journée sans voir ni entendre Tania la Terreur ! C'était incroyable ! Merveilleux ! Extraordinaire !

Puis, soudain, une autre pensée m'envahit. Effroyable, celle-là. Car si la plus jeune des enfants Webster avait disparu, j'étais le prochain.

Lorsque j'eus terminé mon bol de céréales, maman m'emmena dans ma chambre pour m'habiller. Elle me mit ma chemise, mon pantalon, mes chaussettes et mes souliers, mais elle ne m'attacha pas mes lacets.

- Maintenant, mon poussin, tu vas essayer de lacer tes chaussures tout seul. Te rappelles-tu comment tu as fait, hier ?

Elle prit un lacet entre ses doigts et se mit à chantonner tout en le nouant.

- Le petit lapin saute autour de l'arbre, et les canards sautent dans les buissons... Tu t'en souviens ?

Elle s'assit sur les talons pour me regarder attacher mon autre lacet. Je voyais à son expression qu'elle s'attendait à ce que je n'y arrive pas. Je me baissai et attachai mon lacet sans problème. « Désolé, maman, pensai-je. Je n'ai pas de temps à perdre avec ce genre de bêtises. »

Elle me dévisagea avec stupeur. Je me redressai :

- Allez, maman, viens.

- Michael ! Tu y es arrivé ! Tu as attaché ton lacet pour la première fois !

Elle me prit dans ses bras et me serra avec force contre son cœur.

- Il faut que je le dise à papa ! s'écria-t-elle.

Je la suivis dans l'escalier en levant les yeux au ciel. Tu parles d'un exploit !

- Chéri ! Poussinet a attaché son lacet tout seul !

- Hé ! Mais c'est très bien, ça ! s'exclama papa d'un ton enjoué.

Il me tendit la paume de sa main pour que je la frappe, et me frappa ensuite le bout des doigts, comme les rappeurs.

- Ça, c'est un grand garçon ! ajouta-t-il.

Il se tourna vers maman et fit bouger ses lèvres : « Il

a mis du temps », articula-t-il en silence. Mais j'étais trop inquiet pour me vexer.

Ensuite, maman m'accompagna au jardin d'enfants. À peine arrivée, elle raconta à ma maîtresse que je savais nouer mes lacets tout seul. Elles s'extasièrent pendant plus de cinq minutes.

Après, il fallut que je m'asseye dans cette stupide salle de classe. Je dus faire de la peinture avec mes doigts et chanter l'alphabet, pendant toute la matinée, alors qu'il me fallait revenir d'urgence au magasin d'antiquités ! Je ne pouvais penser à rien d'autre, dans mon désespoir. Mon désir le plus cher était de remettre l'aiguille sur la bonne année.

Qui sait ? Demain, je serais peut-être incapable de marcher ! Mais comment arriver jusque chez Anthony ? Cela avait déjà été très dur d'aller en ville quand j'étais en CE 1. Maintenant que j'étais au jardin d'enfants, cela devenait presque impossible. Et puis, même si je parvenais à monter dans le bus sans attirer l'attention, je n'avais pas d'argent sur moi.

Je lorgnai le porte-monnaie de ma maîtresse. Peut-être pourrais-je lui voler quelques pièces ? Elle ne s'en rendrait probablement jamais compte... Mais si elle me prenait en flagrant délit, j'aurais de gros ennuis. Et j'avais assez d'ennuis comme ça.

Je décidai donc de me glisser dans le bus sans payer. Je trouverai bien un moyen quelconque.

Lorsque l'heure de la sortie arriva enfin, je me précipitai pour prendre le bus. Et je me cognai en plein dans maman.

- Bonsoir, poussinet ! As-tu passé une bonne journée ?

J'avais oublié qu'elle passait me chercher tous les jours à l'école. Elle me prit la main et la serra dans la sienne. Impossible d'échapper à son étreinte. Impossible de m'enfuir !

« Au moins, je suis encore en vie », constatai-je en me réveillant le lendemain matin. Mais j'avais quatre ans. Le temps allait bientôt me manquer.

Maman entra dans la pièce en dansant.

- Bonjour, bonjour, chanta-t-elle. Bonjour, bonjour, poussinet ! Prêt pour la maternelle ?

Beurk ! La maternelle ! Ça ne s'arrangeait pas. Ça devenait même franchement insupportable.

Maman me déposa dans la cour de l'école. Je la laissai m'embrasser sans réagir.

- Passe une bonne journée, poussinet !

Tête baissée, je marchai vers le coin le plus proche et m'y assis. Là, je regardai les autres enfants jouer, mais je refusai de faire quoi que ce soit. Je ne voulais ni chanter ni jouer dans le tas de sable. Rien. Poussinet n'avait envie de rien, voilà...

- Qu'est-ce que tu as, aujourd'hui, Michael ? demanda la maîtresse, Mme Sarton. Tu ne te sens pas bien ?

- Si, ça va.

- Alors pourquoi ne joues-tu pas ?

Elle me dévisagea attentivement pendant quelques secondes, puis ajouta d'un ton décidé :

- Cela te fera du bien de jouer.

Sans me demander mon avis, elle me prit dans ses bras et me porta de l'autre côté de la cour. Là, elle me déposa près du bac à sable.

- Mona va jouer avec toi, me dit-elle, toute joyeuse.

Mona était très mignonne, quand elle avait quatre ans. Comment avais-je pu l'oublier ? Pour l'instant, cependant, elle semblait très occupée à construire un igloo. Enfin, je pensais que cette espèce de tas vaguement rond devait être un igloo.

J'ouvris la bouche pour lui dire bonjour, et puis, tout à coup, je me sentis intimidé. Ça ne dura pas. Je n'allais pas me laisser impressionner par une fille de quatre ans, non ? Et puis, elle ne m'avait pas encore vu dans mes sous-vêtements.

- Bonjour, Mona.

Je grimaçai en entendant la petite voix puérile qui sortait de ma bouche. Mona me toisa d'un air hautain.

- Beuh, lança-t-elle en plissant son joli petit nez retroussé. Un garçon... Je déteste les garçons.

- Eh ben, glapis-je de ma voix de fausset, si c'est ce que tu penses, t'as qu'à oublier ce que j'ai dit !

Mona me regarda, étonnée, comme si elle n'avait rien compris.

- Les garçons, c'est bête, lâcha-t-elle enfin.

Je haussai les épaules et dessinai des volutes dans le sable avec mes petits doigts potelés. Mona creusa des douves autour de son igloo, puis se releva.

- Ne laisse personne toucher à mon château, ordonna-t-elle.

- D'accord.

Ce n'était donc pas un igloo.

Elle s'en alla sur ses petites jambes et revint quelques minutes plus tard, un seau à la main. Elle versa avec soin un peu d'eau dans les douves de son château. Puis elle répandit le reste sur ma tête.

- Idiot ! Idiot de garçon ! lança-t-elle d'une voix perçante avant de s'enfuir.

Je me levai et m'ébrouai comme un chien. J'avais une étrange envie d'éclater en sanglots et de courir vers la maîtresse, mais je me retins.

Mona se tenait à quelques mètres de moi, prête à s'enfuir plus loin s'il le fallait.

- Na na nère ! Essaie un peu de m'attraper, Michael ! Je repoussai mes cheveux mouillés en arrière et la regardai.

- Tu ne pourras pas m'attraper ! insista-t-elle.

Qu'auriez-vous fait, à ma place ? Je m'élançai vers elle. Elle poussa alors un cri strident et courut vers l'arbre à côté de la clôture de la cour de récréation. Là-bas, il y avait une autre fille de son âge. On aurait dit Helen.

Elle portait des lunettes épaisses à monture rose, et dessous, un pansement sur l'oeil droit. J'avais oublié

ce pansement. Helen avait été obligée de le porter presque toute l'année du CP.

Mona cria de nouveau et s'agrippa à Helen. Une seconde plus tard, les deux filles s'accrochaient l'une à l'autre en hurlant, comme si elles voyaient arriver King Kong en personne.

Je m'arrêtai devant l'arbre.

- N'ayez pas peur, je ne vous ferai pas mal.

- C'est pas vrai ! hurla Mona. Au secours !

Je m'assis dans l'herbe pour leur prouver que je n'avais pas de mauvaises intentions. Peine perdue.

- Il nous fait du mal ! Il nous fait du mal !

Soudain, elles se lâchèrent et se jetèrent sur moi comme deux folles.

- Aïe !

- Tiens-lui les bras ! ordonna Mona.

Helen obéit, et Mona commença à me chatouiller.

- Arrête ! suppliai-je. Arrête !

C'était une véritable torture.

- Non ! s'écria Mona. Ça t'apprendra à essayer de nous attraper.

- Mais je... je n'ai pas...

Difficile de parler pendant qu'elle me chatouillait.

- Je n'ai pas essayé de...

- Si !

J'avais oublié à quel point Mona pouvait être tyrannique. Cela me fit réfléchir. « Si jamais je reviens à mon âge réel, pensai-je, peut-être que je n'aimerais pas autant Mona. »

- Arrête ! S'il te plaît ! suppliai-je encore.

Le matin. Encore...

Je bâillai et ouvris les yeux, puis remuai mon bras gauche, celui que j'avais cassé en grimpant au marronnier de l'école, la veille. Bizarre. Mon bras semblait en bon état. Complètement guéri.

« J'ai encore dû remonter dans le temps. »

Pour une fois, j'étais plutôt content. Je n'avais pas besoin d'attendre que mon bras guérisse, puisqu'il n'était pas encore cassé !

Mais *encore*, dans ma situation, ça signifiait *déjà*. Déjà vu, déjà vécu... Alors où en étais-je, déjà ?

Le soleil entrait à flots dans la chambre de Tania. Enfin, ma chambre, maintenant. Et il y avait une drôle d'ombre sur mon visage. Une ombre rayée... J'essayai de sortir du lit en roulant sur le côté, mais je me heurtai à quelque chose de non identifiable. Je me remis sur le dos pour regarder.

Des barreaux ! J'étais entouré de barreaux ! Étais-je en prison ?

J'essayai de me redresser pour mieux voir, mais ce n'était pas aussi facile que d'habitude. Mes muscles abdominaux semblaient tout mous. Enfin, je parvins à m'asseoir et je regardai autour de moi.

Non, je n'étais pas en prison, mais dans un lit d'enfant ! Et la différence entre les deux est minime, je peux vous le dire.

À côté de moi, tout froissé, il y avait mon grand mouchoir jaune avec le canard brodé dans le coin. Derrière, contre l'oreiller, un tas d'animaux en peluche. Je baissai les yeux pour identifier l'animal imprimé sur mon pyjama. Stupeur ! Je n'en portais pas. J'étais affublé d'un minuscule maillot blanc et... Oh ! Non ! Je fermai les yeux, horrifié. Ce n'était pas possible ! Pitié, non ! J'ouvris les yeux et vérifiai si j'avais bien vu.

Eh bien, oui. Je portais une couche.

Quelle humiliation !

Quel âge avais-je donc, à présent ? À quelle époque lointaine étais-je remonté ?

- Es-tu réveillé, poussinet d'amour ?

Maman entra dans la chambre. Elle paraissait drôlement jeune.

- As-tu bien dormi, mon ange ?

À l'évidence, elle n'attendait aucune réponse de ma part. D'ailleurs, elle m'enfonça un biberon de jus de fruits dans la bouche sans autre forme de procès.

Beurk ! Un biberon ! Je l'ôtai de ma bouche et le jetai maladroitement par terre.

Maman le ramassa.

- Non, non, non, s'exclama-t-elle d'un ton patient. Vilain petit poussinet... Bois ton biberon, maintenant. Allez...

Elle glissa de nouveau la tétine dans ma bouche. Et comme j'avais soif, je bus.

Bien sûr, dès que maman sortit de la pièce, je lâchai le biberon.

Il fallait que je sache mon âge. Il fallait que je sache combien de temps il me restait.

Je m'agrippai aux barreaux du lit et me mis debout.

« Ça va, pensai-je. Je tiens encore sur mes jambes. » J'essayai de faire un pas. Je ne contrôlais pas très bien les muscles de mes mollets. Je fis le tour du lit en titubant. Bon, j'arrivais à marcher. Pas très droit, mais j'y arrivais. Donc, je devais avoir un an...

À ce moment-là, je tombai et me cognai la tête aux barreaux. Les larmes me montèrent aussitôt aux yeux et je me mis à geindre et à brailler.

Maman arriva en courant dans la chambre.

- Que se passe-t-il, poussinet ? Qu'est-ce que tu as ? Elle me prit dans ses bras et me tapota le dos. Je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer. C'était vraiment très gênant.

Qu'allais-je devenir ? J'étais désespéré. En une seule nuit, j'étais revenu trois ans en arrière !

Si j'avais un an aujourd'hui, demain... Un frisson parcourut ma petite échine. Il fallait absolument que je trouve un moyen d'arrêter de remonter le temps. Je n'avais pas une minute à perdre ! Mais comment faire ? Je n'étais même plus en maternelle. J'étais un bébé !

Maman me dit de sa douce et jeune voix que nous allions sortir et qu'elle allait m'habiller. Puis elle prononça les mots que je redoutais :

- Je sais ce qui t'ennuie, poussinet. Ta couche a sûrement besoin d'être changée.

- Non ! m'écriai-je. Non !

- O h ! Si ! Poussinet ! Allez, viens !

Je n'aime pas penser à ce qui s'est passé ensuite. Je préfère effacer ça de ma mémoire.

Quand le pire fut terminé, maman m'installa dans un parc (encore des barreaux), pendant qu'elle s'affairait dans la maison.

Je secouai un hochet, flanquai un coup dans un mobile qui pendait au-dessus de ma tête et le regardai tourner un instant. Puis j'appuyai sur les boutons d'un jouet en plastique. Il en sortit toutes sortes de bruits. Un glapissement. Un couinement. Un miaulement.

Je m'ennuyais à mourir.

Puis maman vint me chercher. Elle me mit un pull chaud et un petit bonnet tricoté, bleu pâle, complètement tarte.

- Qui c'est qui veut voir son papa ? gazouilla-t-elle. Qui veut voir son papa et faire des courses ?

- Papapapa, répliquai-je.

J'avais voulu dire : « Si tu ne m'emmènes pas *Au fourbi d'Anthony*, je sauterai de mon lit et je me fendrai le crâne. » Mais je ne pouvais pas parler. C'était frustrant !

Maman me porta jusqu'à la voiture et m'attacha dans un siège bébé à l'arrière.

- Moins serré, maman ! essayai-je de dire.

Au lieu de ça, je ne pus que bégayer :

- Non non non non non !

- Ne fais pas le vilain, maintenant, poussinet, déclara maman. Je sais que tu n'aimes pas ton siège bébé, mais c'est obligatoire.

Elle resserra encore ma ceinture de sécurité, puis se mit au volant. Je compris rapidement qu'elle se dirigeait vers le centre.

« Il y a peut-être une chance », me mis-je à espérer. Si nous allions voir papa, nous serions tout près du magasin d'antiquités. Et alors...

Comme prévu, maman se gara devant le bureau de papa, puis me détacha de mon siège. Je pouvais enfin bouger. Mais pas pour longtemps. Elle sortit une poussette du coffre, la déplia et m'y installa. Attaché, évidemment.

« Être un bébé, c'est être prisonnier », pensai-je

tandis qu'elle me poussait sur le trottoir. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point c'était épouvantable !

Nous étions arrivés à l'heure du déjeuner. Un flot d'employés se déversa de l'immeuble, puis papa apparut et embrassa maman. Ensuite, il s'accroupit pour me chatouiller sous le menton.

- Et voilà mon petit garçon !

- Dis bonjour à papa, souffla maman.

- Jour papa, gazouillai-je.

- Bonjour, poussinet, répondit-il tendrement.

Mais quand il se redressa, il se pencha vers maman pour lui murmurer, comme si je ne pouvais pas l'entendre :

- Ne devrait-il pas dire davantage de mots, chérie ?

Le fils de Ted Jackson a son âge, et il arrive à prononcer des phrases entières. Il peut dire « ampoule », et « cuisine », et « je veux mon ours en peluche ».

- A h ! ne recommence pas, s'il te plaît ! chuchota maman, en colère. Michael n'est pas en retard.

Furieux, je me tortillai dans ma poussette. Moi, en retard !

- Je n'ai pas dit ça, chérie. J'ai dit...

- Si, tu l'as dit ! Si ! L'autre soir, quand il s'est enfoncé des petits pois dans le nez, tu as suggéré qu'il faudrait lui faire passer des tests !

Je m'enfonçais des petits pois dans le nez ? Je frissonnai de la tête aux pieds. Bien sûr, c'était stupide, mais je n'étais qu'un bébé, après tout. Papa s'embalait un peu, non ?

J'aurais voulu lui dire que je m'arrangerais avec le temps, au moins jusqu'à l'âge de douze ans. Je sais que je n'ai rien d'un génie, mais j'ai plein de bonnes notes en classe.

- Nous parlerons de ça plus tard, reprit papa. Si nous voulons trouver une table pour la salle à manger, nous ferions mieux d'y aller maintenant.

- C'est toi qui as parlé de retard, répliqua maman avec une moue mécontente.

Elle effectua un demi-tour avec ma poussette et traversa la rue. Papa nous suivit.

Je laissai mon regard errer sur les façades. Un immeuble. Un bureau de prêteur sur gages. Un café...

Soudain, je vis ce que je cherchais, et mon cœur bondit dans ma poitrine. *Au fourbi d'Anthony* ! Je gardais les yeux rivés à l'enseigne.

« S'il te plaît, maman, emmène-moi là, l'implorai-je en silence. S'il te plaît ! » Maman me poussait toujours. Elle passa devant l'immeuble, devant la boutique du prêteur sur gages, devant le café.

Et s'arrêta devant la boutique d'Anthony. Ouf ! Papa s'immobilisa aussi et regarda la vitrine, les mains dans les poches. Je n'arrivais pas à y croire. Après tout ce temps, j'y étais ! Enfin un peu de chance ! Je regardai la vitrine avec avidité, cherchant l'horloge. Il y avait une étagère en bois, une lampe avec un abat-jour à franges, un tapis persan, et... une pendule. Une pendule de table, pas une horloge avec un coucou.

Ce n'était pas la bonne. Mon cœur se serra, et retrouva sa place habituelle dans ma poitrine. Pourquoi le destin me jouait-il des tours pareils ? J'étais enfin parvenu à la boutique d'antiquités, et l'horloge n'y était pas. Ma vie avait-elle encore un sens ?

J'avais envie de pleurer. Et pourquoi pas, après tout ? J'étais un bébé, non ? C'était bien normal que je pleure. Mais je n'en fis rien. Même si j'avais l'air d'un bébé, à l'intérieur, j'avais douze ans. Et j'avais toujours ma fierté.

Papa s'avança vers la porte et la tint ouverte devant maman qui me poussa à l'intérieur.

La boutique était encombrée de vieux meubles. Un homme joufflu, d'environ quarante ans, se fraya un chemin jusqu'à nous. Et soudain, derrière lui, à l'autre bout de la boutique, dans un coin... je la vis. Oui, l'horloge. L'horloge de ce sale coucou vengeur !

Un cri enthousiaste sortit de ma poitrine et je me mis à me balancer dans la poussette pour qu'on me détache. J'étais tellement près du but !

- Puis-je vous aider ? demanda l'homme.

- Nous cherchons une table de salle à manger, répondit maman.

Bon sang, il fallait que je sorte de cette maudite poussette ! Il fallait que j'atteigne l'horloge ! Je me balançai plus fort, mais ça ne servait à rien. J'étais trop bien attaché.

- Laissez-moi sortir de ce machin ! criai-je.

Maman et papa se retournèrent pour me regarder.

- Que dit-il ? demanda papa.

- Quelque chose comme « Lalala ouin ouin ouin », suggéra l'antiquaire.

Cette fois, je me balançai de toutes mes forces et me mis à hurler.

- Il déteste rester dans sa poussette, expliqua maman en se penchant pour me détacher. Je vais le tenir contre moi, et il se calmera.

J'attendis qu'elle me prenne dans ses bras, puis je hurlai de nouveau et me tortillai autant que tortiller se peut.

Papa devint tout rouge :

- Mais enfin, qu'est-ce que tu as, Michael ?

- Marcher, marcher ! hurlai-je.

- Très bien, murmura maman en me posant sur le sol. Mais maintenant, arrête de crier.

Je me calmai immédiatement, et testai mes petites jambes potelées et vacillantes. Elles ne m'emmèneraient pas très loin, mais je n'avais qu'elles pour parvenir à mes fins.

- Surveillez-le, déclara l'antiquaire. Il y a beaucoup de choses fragiles, ici.

Maman me prit par la main.

- Viens, poussinet. Allons voir les tables.

Elle tenta de m'emmener dans un coin du magasin où il y avait plusieurs tables en bois. Je gémis et me débattis en vain. Maman me tenait trop solidement pour que je m'échappe.

- Chut, poussinet !

Je la laissai donc m'entraîner, et levai la tête vers l'horloge. Il était presque midi. À midi, je le savais, le coucou sortirait de sa cachette. C'était ma seule chance de l'attraper et de lui remettre la tête à l'endroit. J'essayai de glisser ma main hors de celle de maman. Elle resserra son étreinte. J'avais oublié qu'elle avait une poigne de fer.

- Que penses-tu de celle-ci, chérie ? lui demanda papa en passant la main sur une table de bois sombre.

- Ce bois est trop foncé pour nos chaises, Julian. Une autre table attira l'attention de maman. Comme elle s'avançait pour la voir, j'essayai encore de libérer ma main. Rien à faire.

Résigné, je la suivis et jetai de nouveau un coup d'oeil à l'horloge. L'aiguille des minutes bougea. Midi moins deux...

- On ne peut pas se permettre d'être trop difficile, chérie, dit papa. Les Berger viennent dîner dans deux jours. On ne va tout de même pas les faire manger debout dans la salle à manger !

- Je le sais très bien, figure-toi ! Mais je ne vois pas l'intérêt d'acheter une table que nous n'aimons pas. Papa commença à élever la voix, et maman pinça les lèvres dans une expression que je lui connaissais bien.

Ah ! Une dispute ! Voilà enfin ma chance !

Papa criait. Maman aussi :

- Pourquoi ne pas les faire manger par terre sur une couverture, tant que tu y es ! On pourrait prétendre faire un pique-nique !

Toute à sa querelle, maman me lâcha enfin. Je reculai et marchai aussi vite que je le pouvais. L'horloge se rapprochait de moi. Je vis l'aiguille des minutes se déplacer d'un cran. Je marchai encore plus vite, tandis que mes parents continuaient à se disputer.

- Je n'achèterai pas cette horrible table, un point c'est tout ! s'exclama maman.

J'arrivai enfin devant l'horloge. Mais elle était immense, et la porte du coucou si loin au-dessus de moi qu'il m'était impossible de l'atteindre !

L'aiguille des minutes se déplaça de nouveau. Cette fois, le gong retentit, et la porte du coucou s'ouvrit. L'oiseau sortit d'un bond et lança un premier coucou. Puis un deuxième.

Je levai les yeux, impuissant. Avait-on jamais vu ça ? Un garçon de douze ans prisonnier d'un corps de bébé ! Je regardais l'horloge d'un air furibond.

Il fallait que je trouve un moyen d'atteindre ce maudit coucou de malheur ! Il fallait que je le remette à l'endroit, coûte que coûte !

Coucou ! Coucou ! Trois, quatre...

Je savais qu'au douzième coucou, j'étais fichu. Le coucou disparaîtrait, et moi aussi. Pour toujours. Un matin de plus et j'étais rayé de la planète.

Je regardai frénétiquement autour de moi pour trouver une échelle, un tabouret, n'importe quoi. Je ne pouvais pas assister sans rien faire à ma propre disparition !

J'aperçus une chaise, pas très loin de là. Je trottinai jusqu'à elle et la poussai vers l'horloge. Elle se déplaça de deux ou trois centimètres, pas plus. Je me penchai davantage, de façon à peser sur elle de tout mon poids. Tu parles ! Je ne devais guère peser plus de dix kilos ! Mais cela suffit. La chaise glissa sur le sol.

Coucou ! Coucou ! Cinq, six...

Je poussai enfin la chaise contre l'horloge. Manque de chance, le siège m'arrivait au menton. J'essayai

bien de grimper dessus, mais mes bras étaient trop faibles. Zut et zut !

Le cœur battant à se rompre, je posai mon petit pied de bébé contre un des pieds de la chaise. Puis je me soulevai, attrapai un barreau et me hissai sur le siège. Gagné ! J'y étais arrivé !

Coucou ! Coucou ! Sept, huit...

Je parvins à me mettre à genoux, puis complètement debout. Alors, superbe, je me cambrai et tendis la main pour attraper le coucou. Je la tendis loin, aussi loin que je le pouvais.

Coucou ! Coucou ! Neuf, dix...

J'étais sur la pointe des pieds. J'essayai d'étirer mon bras plus loin, encore plus loin...

- Attrapez ce bébé !

La voix de l'antiquaire faillit me faire tomber.

J'entendis un bruit de pas précipités. Ils couraient pour m'arrêter... Vite, je m'étirai encore pour atteindre le coucou. Plus que trois centimètres.

L'impossible, quoi !

Coucou ! Onze.

Soudain, maman m'attrapa et me souleva. Ainsi, pendant une seconde, le coucou fut à portée de ma main. Miracle ! Je l'attrapai et lui tordis le cou sans plus attendre.

Coucou ! Douze.

Le coucou regagna l'horloge. Infiniment soulagé, je me dégageai des mains de maman et me laissai tomber sur la chaise.

- Michael ! Qu'est-ce qui t'a pris ? s'écria-t-elle en essayant de m'attraper de nouveau.

Je m'esquivai et me penchai vers le côté de l'horloge. Le petit cadran qui indiquait les années était bien là... Je pouvais le toucher depuis la chaise. Sans hésiter, je plaquai ma menotte sur le bouton de

commande, et observai les années qui défilaient. Soudain, l'antiquaire se mit à hurler.

- Éloignez ce bébé de l'horloge !

Maman se pencha vers moi, mais je criai si fort qu'elle tressaillit et baissa les bras.

- Lâche-ça, Michael ! ordonna papa.

J'ôtai ma main du bouton. Ouf ! Le cadran montrait maintenant la bonne année. L'année en cours, celle où je venais d'avoir douze ans.

Maman fit une autre tentative pour m'attraper. Cette fois, je la laissai faire. Ça n'avait plus d'importance, maintenant.

Soit l'horloge marcherait, et je retrouverais mes douze ans... soit elle ne marcherait pas. Et alors ? Alors je disparaîtrais. Envolé dans le temps. Pour toujours.

- Je suis désolé, dit papa à l'antiquaire. J'espère qu'il n'a rien abîmé.

J'avais beau guetté le moindre signe, rien ne se passait. Rien. J'attendis encore une minute, le temps que l'antiquaire inspecte l'horloge.

- Tout a l'air en place, sauf qu'il a changé l'année. Je vais la remettre...

- Non ! m'exclamai-je en gémissant. Non !

- Ce garçon aurait besoin d'une bonne fessée, si vous voulez mon avis, déclara Anthony.

Sur ces mots, il tendit la main vers le côté de l'horloge et appuya sur le bouton. Il y eut un léger déclic...

- N O N ! N O N ! hurlai-je.

J'étais fichu ! J'étais déjà en train de cesser d'exister !

Mais le geste de l'antiquaire resta suspendu dans le temps. Il y eut un grand éclair de lumière brillante, et je me sentis pris de vertige.

Ébloui, je clignai des paupières.

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que je puisse voir quoi que ce soit. Un air frais et humide passa soudain sur mon visage. Une odeur de renfermé. De garage.

- Il te plaît, Michael ?

Je clignai encore des paupières, et je vis papa et maman, debout devant moi. Ils semblaient plus vieux... Enfin, normalement vieux, étant donné les événements.

Nous étions dans le garage. Papa tenait un vélo à vingt et une vitesses, flambant neuf, et maman fronçait les sourcils.

- Tu ne te sens pas bien, Michael ?

Je mis un instant à comprendre. Ils me donnaient ce vélo pour la énième fois, d'accord... Mais si c'était mon anniversaire, alors j'avais de nouveau douze ans ! L'horloge avait marché ! Elle m'avait ramené au temps présent !

J'aurais dansé de joie. J'étais tellement heureux que j'en aurais pleuré. Mais pas des larmes de bébé, cette fois. Je me jetai dans les bras de maman et la serrai fort. Puis je sautai au cou de papa.

- Eh bien ! Tu as l'air d'apprécier ce vélo, au moins !

- Je l'adore ! répondis-je avec un grand sourire. J'adore tout ! Le monde entier !

J'adorais surtout le fait d'avoir de nouveau douze ans. Je pouvais marcher, parler, prendre le bus tout seul...

Eh, mais attendez une minute ! Si c'était mon anniversaire, il allait falloir que je revive ma fête... Les invités, le gâteau, Mona qui se moquait de moi !

Je me redressai et m'armai de courage pour l'horrible journée à venir. « Tant pis. Si le temps va de l'avant, je suis prêt à tout supporter. »

Plutôt stoïque, non ?

Je savais très bien ce qui allait se passer, maintenant. L'arrivée de la même Tania.

Elle allait essayer de monter sur mon vélo, elle le ferait tomber et il y aurait une éraflure. Mais j'étais prêt. Je m'attendais au pire avec la plus grande des résignations.

Bizarrement, Tania ne venait toujours pas. En fait,

elle ne semblait pas être là. Elle n'était pas dans le garage. Aucun signe d'elle, en tout cas.

Maman et papa poussèrent de grands oh ! et de grands ah ! à propos du vélo. Ils ne se comportaient pas comme si quelque chose manquait. Ni quelqu'un.

- Où est Tania ? leur demandai-je.

Ils se détournèrent de la bicyclette pour me dévisager avec surprise.

- Qui ?

- L'as-tu invitée à ta fête d'anniversaire ? demanda maman. Je ne me souviens pas d'avoir envoyé de carton à ce nom-là.

Papa me sourit :

- Tu ne serais pas amoureux, par hasard, fiston ?

- Non, répliquai-je, cramoisi.

On aurait dit qu'ils n'avaient jamais entendu parler de Tania. Jamais entendu parler de leur propre fille !

- Tu ferais mieux d'aller te préparer pour ta fête, suggéra maman. Tes invités ne vont pas tarder à arriver.

—D'accord.

Je rentrai en titubant dans la maison, abasourdi.

- Tania ?

Personne ne répondit à mon appel. Se cachait-elle quelque part ?

Je fouillai la maison à sa recherche. J'arrivai à sa chambre et ouvris la porte en grand. Je m'attendais à trouver une chambre de fille, en désordre, avec du rose partout et un lit à baldaquin blanc. Mais il n'y

avait que deux lits jumeaux, parfaitement en ordre, avec des couvre-lits écossais. Un placard vide. Aucune affaire personnelle.

Ce n'était pas la chambre de Tania, c'était une chambre d'amis.

Là, j'étais bluffé ! Pas de Tania. Tania n'existait pas ! Comment cela avait-il pu arriver ?

Je me précipitai dans le bureau, à la recherche de l'horloge.

Il n'y avait pas d'horloge non plus. J'eus un instant de frayeur, puis je me calmai. Je me souvenais, à présent. Papa avait acheté l'horloge deux jours après mon anniversaire.

Mais je ne comprenais toujours pas. Qu'était-il arrivé à ma petite sœur ? Où était Tania ?

Mes amis sont venus comme prévu à ma fête. Nous avons écouté des CD, mangé des chips et des toasts. Puis, un peu plus tard, Helen m'a attiré dans un coin et m'a avoué que Mona avait le béguin pour moi.

Génial ! Je jetai un coup d'œil à Mona. Elle rosit et détourna la tête d'un air timide. Ça faisait une grande différence, quand Tania n'était pas là pour me ridiculiser ! Mes amis m'avaient apporté des cadeaux et je les ouvris moi-même. Pas de Tania pour défaire les emballages à ma place. Pas de sale môme pour me faire un croche-pied et me faire tomber le nez dans mon gâteau.

C'était la plus chouette fête d'anniversaire que j'avais jamais eue. Et probablement la plus belle

journée de ma vie, parce que Tania n'était pas là pour tout gâcher. Je m'en félicitais à chaque instant.

Deux jours plus tard, on livra l'horloge.

- N'est-ce pas qu'elle est belle ? s'écria papa avec enthousiasme, comme la première fois. Anthony m'a fait un prix. Il a dit qu'il avait découvert un petit défaut sur l'horloge.

Le défaut ! Je l'avais presque oublié !

Nous ne savions toujours pas ce que c'était. Mais à coup sûr, cela avait quelque chose à voir avec la disparition de Tania. Peut-être que l'horloge ne marchait pas tout à fait bien ? Peut-être avait-elle oublié de faire revenir Tania ? Dans ce cas, où se trouvait la sale mère ? Dans l'espace intersidéral ?

J'osais à peine toucher à l'horloge. Je ne voulais pas recommencer un voyage dans le temps. Mais il fallait que je sache ce qui s'était passé.

J'étudiai avec soin les décorations, puis mon regard se porta sur le cadran des années. L'aiguille était bien sur l'année en cours.

Sans réfléchir, je laissai mon regard se porter sur les douze nombres précédents pour retrouver mon année de naissance.

La voilà. Lentement, je revins vers l'année en cours. 1985, 1986, 1987, 1988, 1989, 1991...

Attendez un peu. J'avais sauté une année, non ?

Je vérifiai de nouveau les dates. Où était passée 1990, l'année où Tania était née ?

- Papa ! m'écriai-je. J'ai trouvé le défaut ! Regarde, il manque une année sur le cadran.

Il s'est penché à son tour et a tourné le bouton.
J'entendis un léger déclic.

- Arrête ! criai-je, paniqué.

Trop tard. Un autre flash m'aveugla et je me retrouvai dans le garage. Tania était à mes pieds, et ma bicyclette neuve gisait sur le sol.

- Tu as abîmé mon vélo ! m'exclamai-je.

Je croisai le regard sévère de papa, et soupirai.

« Bon, d'accord », murmurai-je.

Je me baissai et aidai la sale mère à se relever. Et comme une grosse larme roulait sur sa joue, je l'embrassai. Parce que, vous savez quoi ? en fait, elle m'avait drôlement manqué...

FIN

SÉRIE CHAIR DE POULE

L'HORLOGE MAUDITE

Course infernale...

Le père de Michael et de Tania vient d'acheter l'horloge dont il avait toujours rêvé. Bien sûr, il leur est strictement interdit d'y toucher. Michael a une idée : et s'il l'abîmait, en faisant accuser sa petite sœur ? Il se vengerait enfin de tous les mauvais tours qu'elle lui a joués. Mais Michael ignore un détail : cette horloge permet de remonter dans le passé. En tordant la tête du coucou, il va inverser le cours du temps. Définitivement ?



À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP.7